AU
COIN DU FEU

NOUVELLES, RECITS ET LEGENDES

PAR

J. F. MORISSETTE.

MONTREAL

Imp. Piché Frères, 111 Rue Notre-Dame.

1883

AU COIN DU FEU

NOUVELLES, RECITS ET LEGENDES

PAR

J. F. MORISSETTE.

MONTREAL

Imp. Piché Frères, 111 Rue Notre-Dame.

1883

LUCIEN ET MARIE-LOUISE.

NOUVELLE.

Lucien Lanouette était un joli garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Je dis joli, mais le mot est peut-être exagéré. Il avait les yeux d'un beau noir, les cheveux de la même couleur et bouclés, une figure souriante qui plaisait dès le premier abord. Il était grand — il mesurait cinq pieds et dix pouces, — mais pas bien gros. En un mot, à première vue, il pouvait passer pour un beau garçon.

Un critique sévère aurait bien trouvé à redire sur sa bouche un peu trop grande, sur ses oreilles un peu trop rabattues, comme me disait une jeune fille qui le trouvait détestable, parce qu'il n'avait pas voulu d'elle pour femme ; mais dans la paroisse de Saint-Anne de la Pérade, où demeurait Lucien, les critiques étaient rares dans le temps et on trouvait mon héros bien joli. En effet, c'était bien le plus beau garçon de la paroisse.

Lucien était commis chez un marchand de l'endroit depuis plus de cinq ans, au moment où nous lions connaissance avec lui. Son patron l'aimait et il avait bien raison. C'était le type du bon commis : poli, courtois, affable. Les pratiques de M. Pierre Marcotte — c'était le nom du marchand, — en raffolaient.

Et les jeunes filles, donc ?

Elles venaient de dix lieues à la ronde, faire leurs petites emplettes chez M. Marcotte.

Je n'oserais dire que quelques-unes d'entre elles ne faisaient pas un tout petit peu les yeux doux au commis.

Que voulez-vous, des jeunes gens comme Lucien, c'était chose rare à Sainte-Anne, et n'était-il pas tout naturel que les jeunes filles eussent de toutes préférences pour un jeune homme aussi parfait que lui.

Quoiqu'il en soit, Lucien ne paraissait pas disposé à entrer dans la matrimonie, puisqu'il ne répondait nullement aux avances des jolies jeunes filles.

On en parlait dans la paroisse, et personne ne pouvait expliquer l'antipathie qu'éprouvait Lucien pour les filles. Bien des mères auraient désiré l'avoir pour gendre.

Lucien était un bon parti, pas riche, faut dire, mais il avait une bonne position.

L'argent a-t-il jamais fait le bonheur ? On a trop de preuves du contraire pour le croire.

**
*

Je disais plus haut que personne ne pouvait expliquer l'antipathie que semblait éprouver Lucien pour les filles.

C'était une erreur.

Il y avait quelqu'un dans la paroisse qui savait fort bien pourquoi Lucien ne s'amusait pas aux demoiselles de l'endroit.

Et ce quelqu'un, c'était Marie-Louise, la fille de Marcotte, le marchand.

Disons de suite que jamais Lucien ne lui avait parlé d'amour. Mais avec cette intuition qu'a généralement la femme, elle avait sentie qu'elle était aimée.

En fut-elle fâchée ? Son ange gardien qu'elle priait chaque soir, aurait seul pu le dire.

Mais à la voir à genoux dans sa chambrette, les mains jointes, la figure rayonnante de bonheur, on pouvait supposer qu'elle ne demandait pas à Dieu, d'éloigner de Lucien, l'amour qu'il avait pour elle.

Il y avait bien quatre ans qu'ils s'aimaient au moment où commence notre récit.

Lucien continuait à vivre auprès de celle à laquelle il avait donné tout son amour et comme

je le disais plus haut, il n'avait jamais osé ouvrir son cœur à la fille de son patron.

Pourquoi agissait-il ainsi ?

C'est que Lucien avait sa fierté à lui, fierté bien pardonnable, mais qui n'avait pas sa raison d'être.

Lucien était pauvre et se figurait que c'était un crime, dans la position où il se trouvait, d'oser lever les yeux sur la fille de son patron.

Vous ai-je dit que Marie-Louise était belle ?

Non ; eh ! bien, je m'empresse de réparer mon oubli.

Marie-Louise était une jolie blondette de vingt ans. Taille élancée, yeux bleus, teint d'une blancheur de neige. Lucien et Marie-Louise faisaient le plus beau couple que l'on put rencontrer dans tout le comté de Champlain.

Il fallait les voir, le dimanche, l'un à côté de l'autre, se rendre à l'église, entendre la messe dans le même banc, entre monsieur et madame Marcotte et revenir à la maison.

On se rangeait sur leur passage et on les admirait.

Il n'y avait rien qui séparait ces deux jeunes cœurs ; beautés égales, caractères joyeux, tous deux ils étaient faits pour vivre ensemble.

Mais il y avait toujours cette question d'argent.

Marie-Louise était riche.

Lucien était pauvre.

Fille unique d'un riche marchand, Marie-Louise avec sa beauté et ses talents, pouvait espérer le meilleur parti possible.

Lucien n'avait pour tout partage que sa position.

Ils étaient donc séparés, ces deux cœurs créés pour s'aimer.

* * *

Depuis un mois environ, Lucien était triste. Il avait cru s'apercevoir que la jeune fille l'aimait ; il craignait que son patron n'apprit l'amour de sa fille et ne le renvoyât de son service.

Il voulait bien fermer son cœur à tout espoir, mais il ne pouvait se faire à l'idée de quitter cette maison où il avait été si heureux pendant cinq ans. Il sentait la douleur que lui causerait l'éloignement de celle qu'il aimait.

Et il était triste.

Le père Marcotte était un bon homme fini.

Il aimait Lucien comme son propre enfant. Il n'était pas rare de l'entendre dire, en parlant de sa fille et de son employé : mes deux enfants.

Pierre Marcotte s'aperçut bientôt du changement opéré chez Lucien. Il demanda à ce dernier s'il était malade ou s'il avait quelque chose qui le chagrinait.

Celui-ci répondit qu'il n'avait rien du tout ; qu'il

était aussi bien qu'il pouvait le désirer. Mais, en disant cela, deux larmes perlaient sur le bord de ses paupières. Marcotte s'en aperçut et résolu d'éclaircir le mystère.

Instinctivement, il se rendit à la chambre de sa fille. Il était tellement habitué à voir Marie-Louise et Lucien ensemble, qu'il se figurait que la première devait connaître tous les secrets du dernier.

En arrivant au près de la chambre de sa fille, il crut entendre quelqu'un qui pleurait. Il s'arrêta étonné. Allons, dit-il, Marie-Louise se sera aperçue de sa tristesse et comme elle l'aime comme son frère, elle aura été chagrinée.

Il ouvrit la porte sans parler.

En voyant son père, la jeune fille se leva précipitamment et se cacha la figure dans ses mains.

—Voyons, ma pauvre Marie-Louise, qu'as-tu donc qui te fasse pleurer ? Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ? Es-tu malade ? Voyons, parle !

La jeune fille resta muette.

—Je crois, reprit son père, que tu as eu une chicane avec Lucien. Il est triste depuis quelques jours, et quand je lui ai demandé s'il était malade ou s'il avait quelque chose qui le chagrinait, il m'a répondu qu'il n'avait rien, mais en même temps, des larmes coulaient lentement de ses yeux.

—Quoi ! père, Lucien a pleuré ? s'écria la jeune

fille. Si tu savais, commença-t-elle......... mais, comme si la crainte eut arrêté les paroles dans sa gorge, elle ne put continuer.

—Eh ! bien, si je savais quoi ?

—Oh ! père, il m'en coûte trop ; jamais je n'aurai le courage de te dire.........

—Allons, enfant, tu n'aimes donc plus ton père, que tu crains de lui conter un petit secret. Tiens, viens, assieds-toi sur mes genoux, comme quand tu étais toute petite. Veux-tu ? dis !

La jeune fille se jeta sur les genoux de son père qui l'enlaça dans ses bras, en l'embrassant. Puis bien bas, elle lui ouvrit son cœur ; elle lui conta combien elle aimait Lucien. Depuis quel temps elle avait découvert cet amour. Elle prouva à son père que Lucien l'aimait, en lui faisant remarquer certains faits et gestes de ce dernier.

Pierre Marcotte souriait en écoutant sa fille.

—Ne dis rien, lui répondit-il, lorsqu'elle eut terminé sa confession, je vais arranger l'affaire. Mais, attention à ta langue ; je veux qu'il ne sache rien, à présent.

* * *

Lorsque Lucien vint prendre son souper il apprit de la servante que Marie-Louise devait épouser son cousin, Henri Frenette, un mois plus tard.

On juge de la surprise et du désespoir du pauvre Lucien.

Le souper fut court.

Rendu au magasin, il faisait les choses tout de travers. On lui demandait du thé, il montrait de la flanelle ; voulait-on de la farine, il allait chercher du coton jaune.

Pierre Marcotte regardait et souriait sans rien dire, sans même paraître s'apercevoir de ce que son employé faisait.

Aussitôt le magasin fermé, Lucien courut s'enfermer dans sa chambre, et la figure dans ses deux mains, il éclata en sanglots.

Ce qu'il redoutait allait arriver. La jeune fille qu'il aimait plus que sa vie, allait bientôt quitter la maison paternelle pour aller vivre avec un autre.

—Mais je me suis donc trompé, pensait-il en lui-même. A la voir empressée autour de moi, me sourire lorsque je la rencontrais, et à mille autres petits détails, j'avais cru qu'elle m'aimait.

Mais, non, je ne suis toujours que le valet de son père. Un pauvre gueux destiné à être malheureux toute sa vie.

Dans un mois, le mariage. Ce que je vais souffrir pendant ce mois, Dieu seul peut le dire. Si je partais ? Partir ! mais quel prétexte donnerai-je à mon départ ? Ne suis-je pas bien ici, et d'ailleurs j'aurai au moins ce mois pour la voir, la contempler.........

La voir ! Est-ce que j'aurai le courage de lever la vue sur elle ?......... Serai-je assez fort pour lui adresser la parole sans dévoiler le désespoir qui me ronge.........

Ainsi pensait Lucien. Il passa la nuit à méditer sur ce qu'il avait à faire. Il s'endormit le matin sans avoir pu tracer sa ligne de conduite pour le mois fatal.

Une chose qui surprendra plusieurs de mes charmantes lectrices, c'est que Lucien n'avait pas un mot de blâme soit pour Marie-Louise, soit pour le cousin Henri.

Faut dire que le futur gendre de M. Pierre Marcotte était un ami intime de Lucien. Il ne se passait pas une journée sans que Henri vint faire une visite chez son oncle.

Henri Frenette était riche, ou du moins il était ce qu'on qualifie généralement de *à l'aise*. Son père était un riche cultivateur du bas de Sainte-Anne. Après un brillant cours d'étude le jeune Frenette était entré à l'Université pour y étudier la médecine. Il y avait six mois qu'il avait été reçu lorsqu'il fut question de son mariage avec Marie-Louise Marcotte. Lucien trouvait ce mariage tout à fait raisonnable.

* *
*

Le temps passait vite.

La date fixée pour le mariage arrivait, encore deux ou trois jours et Marie-Louise Marcotte allait devenir madame Henri Frenette.

On devait signer le contrat de mariage le soir.

Qu'avait fait Lucien pendant ce temps ?

Comme bien on le devine, le malheureux jeune homme avait souffert le martyre. Il n'avait vu Marie-Louise que trois fois durant ce mois, et chaque fois, la jeune fille lui avait parlé de son mariage, en laissant voir toute la joie qu'elle ressentait de cet heureux évènement.

La dernière fois qu'elle lui avait parlé, elle l'avait averti qu'il devait se préparer à être garçon d'honneur.

Lucien, en attendant Marie-Louise formuler cette demande, devint horriblement pâle. La jeune fille s'en aperçut et regretta sa malice.

Le jeune homme se remit bientôt et répondit qu'il était impossible d'acquiescer à sa demande

Marie-Louise ne lui en parla plus. Quelque temps après, Pierre Marcotte avertit son employé qu'il devait signer le contrat ; comme un ami de Marie-Louise, avait-il ajouté en souriant.

* * *

Le notaire est arrivé.

Pierre Marcotte, son épouse, sa fille, Henri Fre-

nette et plusieurs autres personnes se trouvent dans le salon.

L'acte est rédigé. Il ne reste plus qu'à en faire la lecture et à le signer.

Lucien n'est pas encore entré.

Deux fois déjà le père de Marie-Louise était allé l'avertir que le moment de signer était arrivé et qu'il devait se rendre au salon. Mais le jeune homme trouvait des excuses, et ne venait pas. Pierre Marcotte dit à sa fille d'aller le chercher. Marie-Louise partit de suite et revint deux minutes après avec Lucien.

Il n'y avait que deux sièges de vacants. Ces deux sièges se trouvaient l'un à côté de l'autre, Marie-Louise en prit un et Lucien dut nécessairement s'asseoir sur l'autre.

La lecture du contrat commença, mais lorsque le notaire lut le nom du futur, au lieu de Henri Frenette, que Lucien s'attendait à voir nommer, ce fut son nom qu'il entendit.

Il se leva comme s'il eut été poussé par un ressort, et se mit à regarder le notaire, puis Marie-Louise, puis enfin Pierre Marcotte, comme s'il eut demandé une explication de ce qu'il venait d'entendre.

Tout le monde se mit à rire et Lucien eut bientôt le mot de l'énigme.

Pierre Marcotte désirant faire une surprise à son employé lui avait fait croire que sa fille allait épouser Henri. Le jeune Frenette qui aimait Lucien, avait consenti à faire le prétendant. Son rôle était fini.

On se figure facilement la joie de Lucien.

Le mariage eut lieu trois jours après.

L'ARGENT DU PURGATOIRE.

LEGENDE.

Dans un voyage que je fis à Montréal, l'an dernier, je me trouvai dans les chars avec un vieillard d'une soixantaine d'années.

Nous liâmes bientôt connaissance et la conversation s'engagea entre nous comme si nous eussions été de vieux amis.

Joseph Lapointe, tel était le nom du vieillard, connaissais une foule d'histoires. Il m'en raconta une que j'ai retenue et que je m'empresse de vous faire connaître.

* *
*

Certaines gens, me raconta Lapointe, ont pour habitude de dire à ceux qui leur doivent quelques sous : je ne leur donne pas......, ils iront en enfer avec cet argent......, et plusieurs autres souhaits auxquels on ne porte pas beaucoup d'attention, mais qui, cependant, peuvent avoir des suites malheureuses.

Moi, qui vous parle, j'avais cette mauvaise habitude de ne rien vouloir pardonner et lorsque quelqu'un me devait, j'avais toujours le soin de lui dire que s'il ne me rendait pas mon dû, le diable le chaufferait quand il arriverait de l'autre côté.

J'avoue que je disais ces paroles sans penser aux conséquences qu'elles pourraient avoir. Aujourd'hui je suis bien revenu de cette habitude, je vais vous dire pourquoi.

Il y a une quarantaine d'années, j'étais tout jeune homme, je prêtai deux piastres à un de mes amis, Alfred Laberge.

Laberge était un pauvre garçon, toujours malade et gagnant à peine de quoi vivre.

Il y avait un mois à peu près que je lui avais prêté les deux piastres, lorsque mon ami tomba malade et mourut.

Quand on m'apprit la mort de Laberge, je dis à celui qui m'apportait cette nouvelle : le diable va le chauffer avec mes deux piastres.

Je ne pensai plus à mon argent. Le fait est que du fond du cœur je lui donnais bien à ce pauvre garçon, mais il paraît que ce n'était pas suffisant, comme vous allez le voir.

* *
*

Ce que je viens de vous raconter se passait en hiver. Au printemps suivant, un soir, vers dix ou

onze heures, je partais de chez moi pour aller au marché, en ville, lorsque arrivé près du cimetière de notre paroisse, il me sembla entendre quelqu'un qui se plaignait comme s'il endurait des souffrances inouies.

J'étais assez brave, mais j'avoue que ces gémissements me donnèrent le frisson.

Seul, sur la route à l'heure où tout le monde sommeille, il faut peu de chose pour effrayer un jeune homme de vingt ans.

Je fouettai mon cheval afin de m'éloigner de ce lieu le plus tôt possible. Il me semblait que les gémissements augmentaient ; je crus même entendre mon nom au milieu de ces plaintes. Vous comprenez dans quelles trances j'étais.

Enfin, après un temps qui me parut affreusement long, j'arrivai à Québec, vers trois heures du matin.

Pendant toute la journée, je pensai à ce qui m'était arrivé, sans cependant en faire part à celles de mes connaissances qui se trouvaient en ville.

J'avais l'espérance de vendre mes produits assez vite pour pouvoir laisser Québec de bonne heure dans l'après-midi. Mais les choses allaient mal, je n'avais pas ma façon d'habitude. Plusieurs de mes pratiques trouvèrent que j'avais un air curieux et me demandèrent même si j'étais malade.

Toutes ces remarques me mettaient de plus en plus à la gêne et mes produits restaient dans ma voiture.

Il était six heures du soir lorsque je partis de Québec. J'ai oublié de vous dire que je demeurais à Saint-Joachim.

Les chemins sont généralement mauvais passé L'Ange-Gardien, mais dans le printemps c'est quelque chose d'affreux.

Il faisait donc complètement nuit lorsque j'arrivai au commencement de Saint-Joachim.

J'avais à peine fait quelques arpents que toute la paroisse me parut illuminée comme par un grand incendie. Je regardai de côté et d'autre et ne vit pas de flamme, cependant la lumière existait toujours. Un peu plus loin je vis que cette lumière venait du cimetière, mais toujours sans apercevoir de feu.

Arrivé au cimetière, j'entendis comme le matin, les gémissements de quelque personne qui paraissait souffrir énormément. Il me semblait aussi que la lumière s'avançait vers l'endroit où je me trouvais.

La peur s'empara de moi pour tout de bon. Je fouettai mon cheval, il ne bougea pas. On eut dit que quelqu'un le retenait par la bride.

Puis je vis à quelques pas de moi, dans un

nuage de feu, mon ami décédé durant l'hiver. Je m'expliquai alors la grande clarté que j'avais vue.

Laberge, c'était bien lui qui se trouvait devant moi, paraissait souffrir affreusement.

Regarde, me dit-il, vois ce feu qui me dévore depuis des siècles — il croyait être dans le purgatoire depuis des centaines d'années, et il y avait tout au plus six mois qu'il était mort. — C'est par ta faute que je souffre ainsi ; tu as refusé de me donner à ma mort, l'argent que tu m'avais prêté et Dieu n'a pas voulu m'admettre dans le paradis. Voilà ton argent. Puisses-tu ne jamais te trouver dans ma position. Il me donna deux piastres et disparut.

***

J'avais bien l'argent dans la main. J'arrivai chez moi à la hâte et racontai à mes parents ce que je venais de voir. Le lendemain je portais l'argent du purgatoire au curé de Saint-Joachim qui s'empressa de dire des messes pour les âmes défuntes.

Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis le jour où mon ami Laberge m'apparut, je fais attention et je n'envoie plus le monde se chauffer.

LE DIABLE AU BAL.

NOUVELLE.

Alexis Provost avait deux filles à marier.

Une avait vingt-quatre ans, l'autre vingt et un ans. Comme on le voit, elles commençaient à être grandettes et il était bien temps que leur père songeât à leur trouver chacun un mari.

Alexis Provost était riche, au dire des gens qui le connaissait.

Il avait fait sa fortune dans le commerce de bois.

C'était un homme peu instruit, mais dont les capacités commerciales surprenaient bien des gens. Il avait commencé son commerce avec une petite somme d'argent, et avait réussi à se créer une honnête aisance, grâce à un travail constant et assidu.

Il n'était pas aussi riche qu'on le disait cependant. Il avait environ cinquante mille piastres. Cette somme lui rapportait à 5 pour cent d'intérêt, un joli revenu de deux mille cinq cents piastres par année.

C'était plus que suffisant pour ses goûts modestes.

Alexis Provost avait épousé à l'âge de vingt-ans, une jeune fille de Montréal, Alice Boisvert.

Madame Provost était une gentille personne. Elle n'était âgée que de dix-huit ans, lors de son mariage. Elle avait été très bien élevée, elle avait reçu une bonne éducation ; c'était une femme accomplie ; ajoutez à cela une beauté assez rare et vous comprendrez facilement que le jeune Provost s'éprît d'elle et l'épousât.

Alice Boisvert avait pourtant un défaut, un grand défaut même, elle était affreusement légère......... de caractère.

Des ennemis de la plus belle partie du genre humain ont prétendu que la légèreté était un défaut inné chez les femmes. Je ne serai pas aussi sévère qu'eux, mais je dirai que malheureusement, la chose se rencontre souvent.

Alice Boisvert, fille, contait fleurette à tous les garçons qu'elle rencontrait. Elle était gaie, rieuse, aimait à badiner ; partout où elle allait, on pouvait être certain que l'amusement ne manquerait pas.

Un beau jour, sa gaieté disparut comme par enchantement. On se demandait ce qu'elle pouvait avoir, mais personne ne réussissait à découvrir le secret de ce changement subit. Quelque temps

après on apprenait le mariage de la jeune fille avec Alexis Provost. Le secret était découvert.

Malgré toute sa légèreté, Alice avait compris l'importance de l'acte qu'elle allait faire.

Le jour de son mariage, la jeune fille recouvra toute sa gaieté.

Cependant, devenue femme, elle avait mis un frein à sa légèreté et son mari n'eut jamais à lui faire le moindre reproche.

***

Au moment où commence notre récit, Alexis Provost est père de deux filles.

J'ai fait connaître leurs âges plus haut.

La plus âgée se nommait Alice, la plus jeune Arthémise.

Ces deux jeunes filles ne se ressemblaient en aucune manière. L'ainée était blonde, la plus jeune était brune. Alice avait la gaieté folle de sa mère; Arthémise était sage et réservée comme son père.

Elles s'aimaient toutes deux bien cordialement. jamais de dispute, jamais de chicane. Disons de suite que les désirs d'Alice étaient des ordres pour Arthémise et que cette dernière obéissait aux moindres caprices de son ainée.

Les deux filles étaient libres de leurs actions. La mère qui se rappelait son jeune temps, préten-

dait que la jeunesse doit s'amuser. Ses filles ne passaient pas un soir sans assister à une soirée quelconque. Madame Provost préparait elle-même leur toilette, ce n'étaient pas elles qui avaient les plus vilains costumes.

J'ai oublié de dire que Alexis Provost demeurait à Montréal et qu'il fréquentait la meilleure société. Aussi les bals ne manquaient pas pour les deux jeunes filles. On sait que dans la grande société, il est de rigueur que chaque famille donne un bal dans le courant de l'hiver.

Le père conduisait parfois Alice et Arthémise à ces réunions, d'autre fois c'était la mère qui les accompagnait.

On se rappelle sans doute l'arrivée d'un grand personnage au Canada, il y a quelques années de cela, et le fameux bal donné lors de son passage à Montréal.

Un grand nombre d'invitations furent lancées et comme Alexis Provost occupait une certaine position dans la société montréalaise, il fut invité à assister à ce grand bal avec son épouse et ses deux filles.

C'était une occasion favorable d'exhiber des filles à marier, et l'on accepta l'invitation de grand cœur.

Alice et Arthémise ne rencontreraient-elles pas

dans cette réunion, des jeunes gens dignes de les épouser ?

Il fallait une toilette neuve et de circonstance, madame Provost se prépara à se la procurer digne de son rang.

***

Alice était dans la jubilation.

Arthémise, au contraire, se révoltait à l'idée d'assister à ce bal, surtout dans le costume exigé.

Il est bon de dire qu'il était spécifié sur les invitations, que les dames devaient porter des robes décolletées et à manches courtes. Le grand personnage, tenait paraît-il, à inspecter les beaux cous, les jolies épaules et les charmants bras de nos Canadiennes. Il croyait peut-être trouver du sang de sauvage chez quelques-unes d'entre elles. La peau de ces dames ne doit pas avoir la blancheur de celle des blondes filles d'Albion, se sera-t-il dit, j'en aurai la certitude.

On comprend ce que cette obligation de décolletage avait d'insultant pour nos bonnes Canadiennes. Toute femme qui a un reste de pudeur, devait se sentir humiliée d'un semblable affront.

La presse de Montréal, du moins la presse canadienne, fut presque unanime à condamner la conduite de celui qui avait dicté la toilette des dames.

Aussi je dois le dire à l'honneur de notre race, il y eut désapprobation presque générale de la part des dames canadiennes. Je dis presque, car malheureusement, il y en eut quelques-unes qui eurent le courage d'aller exhiber leur peau devant le grand personnage en question.

Au nombre de ces dernières se trouvaient madame Provost et ses deux filles. La toilette des jeunes filles étaient indécentes au suprême degré. Celle d'Alice surtout, était tellement décolletée, que son père ne put s'empêcher d'en faire la remarque ; malheureusement, il était trop tard pour la changer et elle se rendit au bal dans cet accoutrement.

Il y avait déjà un grand nombre d'invités de rendus, lorsque la famille Provost fit son apparition dans la salle du bal. C'était en partie des Anglais et des Anglaises, des Ecossais et des Ecossaises et quelques Canadiens et Canadiennes.

Le bal commença.

* *
*

Valses, quadrilles, polkas, mazurkas, lanciers se succédaient avec un entrain diabolique.

Alice faisait partie de toutes les danses, elle eut même le bonheur de danser avec le grand personnage.

Ce qu'elle préférait surtout, c'était la valse ; elle valsait à ravir.

La valse, n'est-ce pas là la danse que les jeunes gens aiment le mieux ? Est-ce parce qu'elle est plus jolie que les autres, ou bien, est-ce parce qu'elle est condamnée et défendue par l'Eglise ? Ce sont autant de points que je n'essaierai pas d'éclaircir.

Vers onze heures un nouveau personnage faisait son apparition dans la salle du bal. C'était un beau grand jeune homme, aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux d'un noir vif, à l'air noble.

Un quart d'heure après son entrée, il se trouvait auprès d'Alice Provost et engageait la conversation avec elle, au grand désappointement des autres jeunes filles.

Il parlait admirablement bien le français. Sa voix était douce, mielleuse même. Il se mit à débiter force compliments à la jeune fille qui rougissait de plaisir et d'orgueil.

Le jeune homme continuant toujours, lui fit une déclaration d'amour des plus enthousiastes.

Il dit comment, au milieu de toutes les jeunes filles présentes, il l'avait remarquée. Son cœur avait battu avec précipitation en la voyant, si belle et si joyeuse, passer près de lui dans la dernière danse. Il avait compris qu'il l'aimait et que le plus grand

bonheur qu'il pouvait désirer, serait de voir son amour partagé.

On comprend si une jeune fille comme Alice, qui cherche à se marier, devait accepter les avances d'un si beau jeune homme.

Le connaissait-elle ?

Non, mais à quoi lui aurait servi de le connaître !

Il lui avait dit se nommer Frank McArthur, être officier dans l'armée anglaise. Or, comme Alice était du nombre des jeunes Canadiennes qui se croient beaucoup plus élevées que leurs compagnes lorsqu'elles sont courtisées par des jeunes gens de la *race supérieure*, elle ne put s'empêcher de dire au jeune officier anglais qu'elle était charmée de son amour et qu'elle avait tout lieu de croire que cet amour serait partagé.

Le jeune homme présenta alors à Alice, un magnifique collier en or, premier gage de son amour, lui demandant de le porter immédiatement. Alice accepta le cadeau et le mit sur le champ, dans son cou.

Quelques instants plus tard, on les voyait valser tous deux.

Le jeune McArthur était un fameux danseur. Alice n'en avait jamais rencontré d'aussi capable.

Aussi, était-elle fière de se voir considérée par un si noble cavalier.

Elle riait des yeux que lui faisaient les jeunes Anglaises, jalouses de ses succès ; elle valsait, valsait toujours.

* *
*

Le collier qu'Alice venait de recevoir devait être en or massif, car il était bien lourd, trop lourd même, pensait-elle.

Il lui semblait que ce collier entrait dans sa chair. Elle s'imaginait qu'il était de feu, car il lui brûlait la peau.

Il était lourd, extraordinairement lourd.

Après la valse, se sentant indisposée, Alice demanda à sa mère la permission de retourner à la maison immédiatement.

Elle fut prête avant ses parents, et partit de suite accompagnée du jeune homme.

Alexis Provost et son épouse, parlait en se rendant à leur demeure du magnifique résultat qu'avait eu pour Alice, ce fameux bal. Ils grondèrent même Arthémise qui les accompagnait seule parce qu'elle n'avait pas su s'attirer les avances de quelques-uns des jeunes gens qui se trouvaient à cette réunion.

Cette pauvre Arthémise avait passé la soirée

dans un coin, seule, regardant les nombreux danseurs et danseuses qui passaient devant elle.

Elle avait honte du costume qu'elle portait, et n'osait bouger de crainte d'attirer les regards effrontés des jeunes gens.

Elle songeait au mal qu'elle occasionnerait, si on la voyait, et comme elle était bonne et pieuse, elle demandait à Dieu d'éloigner d'elle toute occasion qui la mettait en évidence.

A part la honte que lui faisait éprouver son costume décolleté, Arthémisé se sentait le cœur triste. Il lui semblait qu'un malheur pesait sur sa famille.

Dieu, se disait-elle, ne peut laisser impuni tant de péchés et ce sera sur nous, catholiques, que retombera sa colère.

Lorsque sa mère lui reprocha d'avoir manqué une magnifique occasion de se trouver un mari, Arthémise lui répondit simplement : attendez.

La manière dont il fut dit, plutôt que le mot lui-même, impressionna vivement monsieur et madame Provost, sans trop savoir pourquoi ils hâtèrent le pas. Comme ils demeuraient à peu de distance de l'hôtel dans lequel s'était donné le bal en question, ils arrivèrent bientôt à leur résidence.

En entrant dans la maison, un spectacle affreux, inouï, se présenta à leur vue.

Alice était étendue morte sur le plancher, les yeux presque sortis de leurs orbitres, les cheveux droits sur la tête, la figure, les mains, le corps tout entier était complètement noir, comme s'il eut été carbonisé.

Le collier qu'elle avait sur la poitrine était entré dans la chair, ce n'était pas de l'or, mais du fer rougi.

La maison tout entière était remplie d'une odeur de chair grillée.

Chose épouvantable, le jeune homme qui avait fait sa cour à Alice, était Satan, le roi de l'enfer en personne. La jeune fille s'était donnée à lui ; il avait emporté son âme, et avait laissé son corps dans l'état pitoyable dans lequel on le trouvait.

* * *

En voyant son enfant dans un état aussi affreux, Alexis Provost fut frappé d'apoplexie et mourut quelques jours plus tard.

Madame Provost atteint d'aliénation mentale, voit à tout moment sa fille qui l'accuse d'être la cause de sa mort.

Quant à Arthémise, elle prend soin de la pauvre folle et se dispose à entrer dans un monastère pour se faire religieuse, dès que Dieu aura mis fin aux souffrances de sa mère.

L'ENFANT PERDU.

NOUVELLE.

La veille du premier de l'an 1878, vers 7 heures du soir, un homme s'acheminait dans la route de Sainte-Anne de la Pérade qui conduit à Saint-Casimir.

Cet homme était ivre.

Il avait passé sa journée à boire avec ses amis et s'en retournait à sa demeure où l'attendait une femme et un enfant.

Cet homme se nommait Alfred Lambert.

Il était jeune ce misérable ivrogne, il comptait à peine vingt-huit années d'existence; mais il était vieux dans son vice de prédilection.

Dès l'âge de 15 ans son père était obligé d'aller le chercher dans les maisons où l'on débitait de la boisson sans licence.

Les bons conseils de son père qui était un parfait honnête homme, ni les pleurs de sa bonne mère ne réussirent à le corriger. Il continuait à boire et devenait de plus en plus ivrogne.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, son père espérant le rendre meilleur, lui proposa de le marier.

Au nombre des jeunes filles de sa connaissance, il s'en trouvait une qu'il semblait préférer aux autres : c'était Alvina Lafortune.

Elle était propre, travaillante et surtout très pieuse.

Cette jeune fille ne détestait pas Alfred Lambert, mais elle ne l'aimait pas assez pour l'accepter comme époux.

Lorsque Alfred lui proposa de l'épouser, elle lui fit comprendre qu'elle ne pouvait se décider à l'accepter, parce qu'elle ne l'aimait pas assez et surtout à cause du misérable vice qu'il avait.

Alfred lui fit mille promesses de ne plus boire, mais rien ne put fléchir la jeune fille.

Alvina était orpheline depuis plusieurs années. Elle demeurait chez un de ses oncles màternels, qui avait consenti, sur la demande de sa mère, à la garder chez lui.

Cet oncle d'Alvina avait deux misérables défauts : il était avare et ivrogne.

Alfred Lambert s'était mis dans la tête d'épouser Alvina Lafortune. Le refus de la jeune fille ne 'laffligeait guère ; il se dit en lui-même qu'il s'en-

tendrait parfaitement avec l'oncle et résolut de lui parler de la chose.

Un bon dimanche, après la messe, il aborda le père Germain, c'était le nom de l'oncle d'Alvina, et lui déclara son amour pour la jeune fille.

Le père Germain se trouva enchanté de la nouvelle. Alfred Lambert avait du bien et son père qui était riche, devait tout lui laisser en mourant.

Le sort d'Alvina est parfait, se dit-il, et bon gré mal gré. elle l'épousera. Le fait est que je commence à être fatigué de cette petite mijaurée. Ça fait de la dépense, d'élever des enfants, et ça ne nous rapporte que de la misère.

Arrivé chez lui, le père Germain annonça à son épouse et à Alvina que Alfred Lambert désirait épouser cette dernière. Il ajouta qu'il était on ne peut plus heureux de la chose et que le mariage aurait lieu aussitôt que possible.

Alvina voulut se récrier ; elle déclara qu'elle n'épouserait jamais un ivrogne comme Alfred Lambert.

Ivrogne, ivrogne, s'écria le père Germain, eh ! bien, tout le monde dit que je suis ivrogne, moi aussi, parce que j'aime à prendre un verre avec des amis ; Est-ce que ta tante n'est pas heureuse avec moi ?

Le bonheur de sa tante ne paraissait pas du

goût d'Alvina. J'avouerai qu'elle avait parfaitement raison ; chaque fois que le père Germain arrivait ivre chez lui, il brisait les meubles, battait sa femme et jetait la jeune fille dehors.

Mince encouragement pour une jeune fille, que la nouvelle qu'un semblable bonheur l'attend.

Les supplications et les promesses d'Alfred Lambert et les menaces de son oncle, finirent cependant par triompher de la résistance d'Alvina et le mariage eut lieu.

Il y avait à peine un mois qu'il était marié que déjà Alfred reprenait ses habitudes d'ivrogne. Il arrivait ivre presque tous les soirs, chez lui ; il brisait tout dans la maison et finissait par accabler de coups la malheureuse qu'il avait juré d'aimer et de protéger.

La naissance d'un enfant ne réussit pas à modérer la passion dont Alfred était ravagé et bien des fois, la pauvre femme dut cacher son enfant pour éviter qu'un malheur arrivât.

* * *

La veille du 1er de l'an 1878, Alvina travaillait auprès d'un petit lit, sur lequel reposait un enfant de cinq ou six ans.

Elle regardait de temps à autre du côté de la porte, espérant voir arriver son époux.

Au dehors, il faisait une tempête épouvantable.

Il neigeait ; un fort vent de nord-est faisait tourbillonner la neige en tout sens.

On ne voyait pas à deux pieds devant soi.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas et le mari d'Alvina entre en titubant et en jurant comme un possédé contre le mauvais temps.

La pauvre femme essaie de le calmer ; elle lui parle de son fils qui dort paisiblement et qu'il va réveiller.

La voix de son épouse semble exciter davantage le malheureux.

Il redouble de fureur, les blasphèmes les plus affreux sortent de sa bouche.

Il en vient aux menaces ; il saisit les chaises et les met en pièces ; finalement, il s'empare d'un morceau de bois qu'il trouve sous sa main et s'élance sur sa femme pour la battre.........................

....

Les cris du misérable ivrogne avaient réveillé l'enfant.

En voyant son père fou de colère, en apercevant sa mère en pleurs, que le malheureux menaçait, le pauvre petit fut pris d'une terreur folle.

Il descend de son lit, se glisse furtivement du côté de la porte, puis s'élance dehors sans se soucier de la tempête qui sévit dans toute sa rigueur.

Le voilà qu'il court pieds nus sur la neige, n'ayant pour tout vêtement qu'une pauvre petite jaquette en flanelle qui lui va à peine aux genoux ; tombant à tout instant et se relevant couvert de neige, pour reprendre sa course.

Il croit entendre les cris de son père, il s'imagine le voir à sa poursuite et sa frayeur augmente.

Il court le plus vite que peut lui permettre ses petites jambes et la neige qui encombre le chemin.

La sueur l'inonde, malgré la légèreté de son vêtement.

Il court, tombe, se relève et court encore.

Où va-t-il ? il n'en sait rien lui-même. Il fui un danger, ne sachant pas qu'il court après un plus terrible, un plus effrayant.

Il commence à sentir la fatigue ; il ralentit sa course.

Le froid le gagne avec rapidité.

Le voilà qu'il grelotte, le pauvre petit, il est tout transi.

Il s'arrête et regarde autour de lui ; il ne voit que de la neige.

La neige tourbillonne autour de lui et se colle à son vêtement.

Ses membres se glacent petit à petit. Il se voit loin de la maison paternelle, il oublie ce qui s'y

passe dans le moment, et la conscience de l'épouvantable danger qui l'attend, lui cause une frayeur plus terrible que la première.

Un cri d'angoise, un cri tel que la plume se refuse à décrire, sortit de sa petite poitrine.

Maman ! maman !

Le vent seul sifflant à travers les arbres qui bordent la route, lui répond.

Alors, des larmes coulent en abondance de ses yeux.

Il appelle, appelle toujours : maman ! maman ! et toujours le même silence lui répond.

Il essaie de marcher, mais ses petits membres gelés refusent de lui obéir.

Ses cris redoublent.

Maman ! bonne maman ! venez donc me chercher, j'ai froid, oh ! maman que je souffre..........

....

Il tombe sur la route, privé de connaissance.

La neige s'amoncelle autour de son corps et le recouvre bientôt.

* *
*

A la maison, après avoir fait un tapage d'enfer, Alfred Lambert finit par tomber sur le plancher où il s'endormit.

Ce fut alors que la malheureuse Alvina s'aperçut de l'absence de son fils.

On comprendra facilement la douleur qu'elle ressentit en voyant le lit vide.

Elle courut chez les voisins. On fit une battue dans les environs et le petit fut trouvé à quelques arpents seulement de la maison.

L'enfant était mort.

Alfred Lambert fut tellement frappé par la mort de son fils, qu'il n'osât plus prendre une goutte de boisson.

IDA.

NOUVELLE.

François Bertrand était un marchand de Joliette, en 18...

Il pouvait avoir de 50 à 55 ans.

Ce n'était pas le plus bel homme de l'endroit que mon ami François. Petit, trapu, il avait une grosse tête, une tête énorme, les yeux croches, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, des cheveux grisonnants droits comme des clous, une grande barbe blanche.

Comme il avait la barbe beaucoup plus blanche que les cheveux, les mauvaises langues prétendaient qu'il avait plus travaillé des mâchoires que de la tête.

François Bertrand naquit à Sainte-Julienne. Son père était un pauvre cultivateur qui avait élevé une grosse famille, avec un petit lopin de terre, grand comme mon nez. C'est dire, s'il était travailleur.

Debout avec sa femme, Fanchine Lorain, avant le lever du soleil, ils travaillaient tous les deux

comme des mercenaires jusqu'à très tard dans la veillée.

Au fur et à mesure que les enfants grandissaient, on leur trouvait de l'ouvrage et ils aidaient à leurs parents dans les divers travaux qu'ils avaient à faire.

Disons que cette famille était heureuse malgré sa grande pauvreté.

Augustin Bertrand et Fanchine Lorain étaient de bons catholiques, pratiquant la religion. Ils élevèrent leurs enfants dans la crainte du Seigneur.

Mon ami François était le dix-septième enfant de cette brave famille. Il y en avait encore un régiment par derrière lui.

Pauvre, comme Augustin Bertrand était, il est facile de comprendre que l'éducation de ses enfants fut négligée. Je dirais de suite que pas un ne connut le chemin de l'école par y avoir été. Il les envoyait au catéchisme quand venait le temps de leur première communion et c'était tout.

François, mon ami, était le plus intelligent, comme le plus beau de la famille.

Dès qu'il eut atteint sa dixième année, il résolut de s'instruire. Ne pouvant prendre un instant sur les heures de travail, il fut forcé d'étudier la nuit. Il réussit ainsi, à apprendre à lire et à écrire.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il vint

s'établir à Joliette. Il entra comme commis dans un magasin de l'endroit et par son travail et son énergie, il réussit, au bout d'une dizaine d'années, à ouvrir un magasin à son compte.

Il avait trente ans ; il se décida à prendre femme.

On croira peut-être qu'il eut des difficultés, mais qu'on se détrompe.

En huit jours, François avait fait la connaissance d'une fille, l'avait demandée en mariage et l'avait conduite à l'église où un prêtre les avait unis.

Cette jeune fille se nommait Marie Laframboise.

Elle avait vingt-cinq ans, était grande, sèche, avait une bonne figure, quoi que peu jolie en général.

Le couple était assorti.

***

Le commerce prospérait.

Marie aidait son époux du mieux qu'elle pouvait, cela exemptait un employé à payer.

A la fin de l'année, la naissance d'une petite fille vint les combler de joie et de bonheur.

La petite fut baptisée sous le nom d'Ida. Pourquoi Ida au lieu de Marie, comme sa mère, ou Fanchine, comme sa grand'mère ?

On a jamais pu le savoir au juste.

Quelques malins prétendent que mon ami François lisait des romans, et qu'ayant renconté un jour le nom Ida dans un de ses livres, il jura que si jamais Dieu lui donnait une fille, il lui donnerait ce nom.

La chose arriva comme il l'avait décidé.

Ida grandit choyée, dorlotée par son père et sa mère.

Ce pauvre François avait connu les privations. Il savait par y avoir passé lui-même, ce que souffre l'enfant du pauvre. Il prit tous les moyens pour épargner à sa fille les misères qu'il avait endurées.

Elle fut élevée avec toute la délicatesse possible.

Le commerce allant toujours de mieux en mieux, François fit faire un cours d'étude à sa fille, afin disait-il, d'en faire une demoiselle.

Au moment où commence notre récit, Ida peut avoir une vingtaine d'années.

Je surprendrai probablement mes lecteurs en leur disant que la petite n'était pas laide du tout. Au risque de ne pas être cru de quelques-unes de mes lectrices, je dirai qu'elle était même jolie.

La chose peut fort bien arriver, diantre ; n'a-t-on pas vu un père et une mère laids, affreusement laids même, avoir de jolis enfants.

Pour faire un portrait fidèle de la jeune fille, il

me faudrait employer les termes des grands romanciers. Vous savez la ritournelle en question. Une taille élancée, svelte, je ne sais trop quoi, une figure de madone peinte par un grand artiste, les yeux couleur de geai, les dents ressemblant à trente-deux perles.................. ainsi de suite. Moi, je vous dirai tout simplement que Ida était une belle grande brune qui faisait tourner la tête à bien des garçons et qui......... la tournait elle-même pour voir les garçons.

Dans ce temps-là, c'était comme à présent, les jeunes filles se laissaient regarder par les garçons et les regardaient aussi.

Mais suffit. Je pourrais me faire gronder par quelques bonnes mamans qui ne veulent pas admettre que dans leur temps, les jeunes filles n'étaient pas plus sages que celles d'aujourd'hui.

La mode d'embrasser les garçons entre deux portes, quand on va les reconduire, après la veillée, n'était pas établie, paraît-il.

Plusieurs autres manières de faire l'amour, en usage aujourd'hui, étaient inconnues dans le temps.

Mais passons.

Ida, à vingt ans, aimait de tout son cœur un jeune homme de Joliette ; elle l'aimait même depuis une couple d'années. Comment avait-elle fait

la connaissance de ce jeune homme ? De la manière la plus simple.

Vous savez ou vous ne savez pas, qu'entre jeunes filles, on se rend des petits services.

Passe-moi ton frère, je te donnerai le mien.

Ida ne pouvait donner son frère, pour la bonne raison, qu'étant enfant unique de François Bertrand et de Marie Laframboise, elle n'en avait pas. Mais elle avait rencontré dans Albertine Brindamour, une amie complaisante qui lui avait passé le sien.

Alfred Brindamour avait vingt ans et Ida Bertrand dix-huit lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois.

La connaissance se fit vite. L'on en vint bientôt aux déclarations d'amour.

Ils s'aimèrent bien cordialement, sans soucis de l'avenir.

* * *

Madame Bertrand disait qu'à dix-huit ans, une fille est trop jeune pour s'amouracher d'un garçon. Elle ajoutait que ce ne serait pas elle qui permettrait à sa fille de se laisser fréquenter par un jeune homme, avant vingt-deux à vingt-cinq ans.

Il est bon de se rappeler que madame Bertrand avait vingt-cinq ans lorsqu'elle épousa François.

La surveillance dont Ida était environnée de la part de sa mère, devait naturellement éloigner d'elle ses admirateurs. Mais, on connait peu les jeunes filles si on s'imagine qu'elles n'ont pas un moyen de satisfaire leurs parents, tout en les trompant.

Madame Bertrand n'aurait pas permis à un jeune homme de fréquenter sa fille à dix-huit ans, mais pouvait-elle trouver à redire à ce qu'Albertine Brindamour vint à la maison avec son frère Alfred ? Evidemment non !

Or, vous connaissez le tour. Une petite promenade ne peut que faire du bien. Albertine et son frère se rendent à la demeure de Bertrand. Albertine demande à la mère d'Ida, de permettre à sa fille de se promener avec elle. Il n'y a pas d'inconvénient à laisser sortir deux jeunes filles avec un jeune homme. La permission est accordée.

On sort, et qu'elle surprise ! A peine est-on rendu au premier coin, qu'on fait la rencontre d'un ami d'Alfred. Or comme cet ami connait Albertine, cette dernière avance de deux pas, et voici deux couples qui se promènent.

Il est bon de savoir que la chose est arrangée d'avance et que la surprise n'est que pour la forme.

* *
*

Il y avait deux ans qu'Alfred et Ida se connaissaient. La question de leur mariage avait été discutée entre eux, mais monsieur et madame Bertrand n'en savaient rien. Mes deux amoureux auraient pu continuer le même manège assez longtemps encore, n'eut été cette misérable manie de s'embrasser entre les deux portes, lorsque Alfred partait.

Je dois dire ici, qu'Alfred allait parfois, seul, chez Bertrand et Ida le reconduisait généralement jusqu'à la porte.

Or, une fois, au moment où mes deux tourtereaux allaient se souhaiter le bonsoir, à leur manière, la porte s'ouvrit et François les surprit bec à bec.

On se fera difficilement une idée de l'affreuse position dans laquelle se trouvait Alfred et Ida.

Bertrand lui-même ne savait que dire. Ce fut lui cependant qui parla le premier : Ida, dit-il, montes à ta chambre. La jeune fille ne se le fit pas répéter et se sauva lestement dans sa chambre. Quand Bertrand se retourna pour parler à Alfred, ce dernier, jugeant que le moment des explications n'était pas propice, avait décampé.

Le père d'Ida était plus surpris que fâché de ce qu'il venait de voir. Il connaissait bien la famille Brindamour ; il savait que, quoique Alfred ne fut pas riche, il occupait une bonne position. Il était

teneur de livres dans un magasin de l'endroit. Il trouvait qu'un mariage entre ce jeune homme et Ida était tout à fait convenable.

Ce fut presque en riant qu'il aborda son épouse et lui raconta ce qu'il venait de voir.

Madame Bertrand jeta les hauts cris, et se mit à se lamenter sur le sort des jeunes filles qui se déshonoraient et déshonoraient leurs parents par leur mauvaise conduite.

—Je vais l'enfermer, s'écria-t-elle, et je la surveillerai assez que pareille chose ne lui arrivera plus.

—Ta, ta, ta, dit François, plus tu la contiendras, plus elle te jouera de tours. Sais-tu ce qu'il y a de mieux à faire ? Eh ! bien, s'ils s'aiment c'est de les faire marier.

—Marier, Ida se marier, mais elle n'a que vingt ans, et j'ai toujours dit qu'elle ne se marierait pas avant vingt-deux ou vingt-cinq ans.

—Tu l'as trop dis, Marie, et c'est pour cela qu'elle s'est cachée de toi.

La chose fut décidée.

Le lendemain soir, Alfred que François Bertrand avait fait mander près de lui, déclara son amour pour la jeune fille et son intention bien arrêtée de l'épouser le plus tôt possible.

—Dans ce cas-là avait répondu François, annon-

cez vous même votre mariage, à votre future. Dans un mois la noce.

Ida fut bien surprise de trouver Alfred au salon. Sa surprise fut plus grande encore lorsqu'il lui annonça leur prochain mariage.

Je n'ai pas pris part à la noce, mais on m'a dit qu'elle avait été bien belle.

FRANCOIS BELAND.

RECIT.

Celui qui veut entendre raconter des histoires et des fameuses, encore, n'a qu'à s'adresser à un de ces vieillards qui ont passé une partie de leur jeunesse dans les chantiers.

L'autre soir, je me trouvais chez un ami, en compagnie de plusieurs ouvriers, dont quelques-uns avaient les cheveux passablement blancs, ou, pour me servir d'une expression plus poétique, dont les cheveux avaient banchi sous le poids des ans et de je ne sais trop quoi encore.

On fumait la pipe, *au coin du feu*, et naturellement les histoires allaient leur train.

Un bon vieux qui n'avait pas encore pris la parole, nous dit : J'ai été témoin d'un accident, lorsque j'étais par en haut, qui m'a valu la confession du malheureux qui en avait été la victime. S'il n'était pas si tard, — il pouvait être dix heures, — je crois que je vous raconterais l'histoire.

—Contez toujours, père Michel,—c'était le nom du vieillard,—nous dormirons moins longtemps, répondîmes nous.

—Puisque vous le voulez, dit le père Michel, je vais vous la dire, seulement, vous comprenez bien que je ne vous donnerai pas le vrai nom de mon héros.

Et le bon vieux commença d'une voix émue, le récit suivant :

* * *

C'était en 1856, je travaillais avec plusieurs autres ouvriers, dans un chantier, à Ottawa ou Bytown, comme on nommait cette ville alors.

Notre journée était finie ; nous revenions à notre camp, lorsque nous vîmes venir au devant de nous, l'air effaré, un de ceux qui travaillaient dans une autre partie du chantier. Nous nous empressâmes de le rejoindre pour lui demander ce qui était arrivé.

—C'est François Béland qui vient de se tuer, nous dit-il !

—François est mort ?

—Pas mort encore, mais ça ne peut tarder beaucoup.

Puis sans nous donner le temps de lui demander des explications, il nous raconta qu'un arbre

était tombé sur Béland et lui avait fracturé les deux jambes.

Béland n'était pas aimé dans le chantier.

Il parlait affreusement mal ; sacrait, jurait, du matin au soir. De plus, un de nos compagnons qui le connaissait bien, avait dit qu'il sortait du pénitencier ; tout avait mis les hommes contre lui.

Cependant la nouvelle de l'accident fit oublier les défauts du malheureux qui allait mourir.

Béland, qui avait été transporté dans le camp, ne reprit connaissance que le soir. Je me trouvais seul près de lui lorsqu'il ouvrit les yeux.

—C'est fini, mon pauvre Michel, je vais mourir, et dans quel état ? Grand Dieu !

—Il faut te recommander à Dieu, mon cher ami, lui dis-je en lui prenant la main. Il n'a jamais rejeté ceux qui ont recours à lui.

—Me recommander à Dieu ? c'est inutile. Si tu connaissais ma vie, tu ne parlerais pas d'espoir en sa miséricorde. Tu es un ami pour moi, avant de mourir je veux te raconter la vie que j'ai menée.

—Cela te fatiguerait, François, et ne te serait d'aucune utilité.

—Je veux avoir la conscience libre. Il me semble que, lorsque je t'aurai fait en quelque sorte, ma confession, je pourrai alors m'adresser à Dieu.

Dans ce temps-là, dit le père Michel, on n'avait

pas de prêtre dans le chantier et lorsqu'un des nôtres mourrait, il n'avait pas la consolation de recevoir les sacrements de l'Eglise.

François Béland, après auoir bu un peu d'eau que je lui avais donné, commença le récit de sa vie.

* *
*

Mon enfance, mon cher ami, n'a été qu'un tissu de plaisir, de joie et de bonheur : tout était rose pour moi.

Né de parents riches, je fus élevé avec toute la délicatesse possible. Mon père était un des premiers marchands de Montréal et faisait de très bonnes affaires.

Je me rappelle bien peu de mon père, car, lorsqu'il mourut, j'avais à peine cinq ans ; mais je me souviens très bien de ma mère, cet ange de douceur, et son souvenir me reproche sans cesse d'avoir si peu suivi les bons conseils qu'elle m'a donné dans ma jeunesse et surtout sur son lit de mort.

Hélas ! quand on est entré dans la voie du vice, on en sort difficilement.

A dix ans, ma mère m'envoya au séminaire de Québec pour y faire mes études.

Je ne parlerai pas de la peine que je ressentis

en la laissant. Jamais je ne l'avais quittée ; elle avait toujours été près de moi, me guidant dans mes actions.

Pendant mes études, non seulement elle m'écrivait souvent, mais elle venait plusieurs fois à Québec, durant l'année. Je ne devais pas avoir longtemps le plaisir de la voir et de recevoir ses conseils.

Un jour, j'étais alors en rhétorique, on vint m'avertir de me rendre immédiatement auprès de ma mère qui se mourrait. Je partis de suite et j'arrivai au chevet de son lit, au moment où elle recevait les derniers sacrements.

Ce sont ces souvenirs qui m'accablent. Je ne puis songer à ce moment douloureux, sans me sentir écrasé sous le poids du remord. Je vois encore ce sourire que ma mère me jeta en me tendant la main, lorsque je m'approchai du lit sur lequel elle agonisait.

Elle était résignée, et ce fut avec calme qu'elle me donna les conseils si bons et si tendres, qu'une mère seule sait donner, mais que, malheureusement, je n'ai pas suivis.

Elle avait confiance en mon avenir ; puis, elle me mettait sous la protection de la sainte Vierge, qu'avait-elle à craindre ? Si j'eusse suivi ses conseils elle n'avait rien à craindre en effet, mais j'oubliai tout, tout jusqu'au *souvenez-vous* que j'avais promis de réciter tous les jours.

Mais, ma mère, vous êtes vengée.

Chaque nuit, après que j'eus cessé de remplir mes promesses, elle m'apparaissait, et de son doigt menaçant me montrait le gouffre où j'allais me précipiter aussi aveuglément. Je sentais parfois ses lèvres froides me toucher au front comme dans le baiser suprême qu'elle me donna sur son lit de mort. J'étais glacé d'épouvante, car cela me rappelait le serment oublié.

Cauchemar épouvantable qui a établi son domicile au chevet de mon lit et qui chaque nuit se présente toujours plus terrible et plus vengeur.

Ici, dit le père Michel, Béland s'arrêta : il pleurait. J'étais aussi ému que lui. Il resta quelques instants silencieux, puis il reprit :

Ma mère mourut le lendemain. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je me mis à arranger mes affaires. J'étais riche ; je pouvais vivre sans travailler. A quoi bon alors, aller me casser la tête à apprendre les mathématiques, la philosophie, etc. Des amis, étaient-ce bien des amis ? me conseillèrent de rester dans le monde. Peu disposé au travail, par nature, je me décidai bientôt à suivre leurs conseils.

Ce fut ma première faute.

Ne connaissant pas la valeur de l'argent, je me livrai à des dépenses extravagantes. Je fis de nou-

veaux amis et je me livrai avec eux à tous les plaisirs de la vie.

J'oubliai bientôt le chemin de l'Eglise et j'en vins à ne plus réciter une seule prière, pas même celle que ma mère m'avait recommandé de dire.

L'intérêt de mon argent ne suffit plus bientôt à mes dépenses ; j'entamai le capital au bout de deux ans j'étais ruiné, complètement ruiné.

Je ne pouvais plus vivre sans travailler; il me fallut chercher de l'ouvrage. Je n'ai pas besoin de te dire que d'amis, je n'en avais plus. Dès qu'on avait appris que j'étais ruiné au point de n'avoir pas un sou dans ma poche, on m'avait abandonné à toutes les horreurs de la misère ; voilà l'habitude du monde.

Je dois te dire qu'en me voyant dans cette position, je fis un retour sur le passé. Je vis alors l'énormité de ma faute et pour la première fois depuis plusieurs années, je pensai aux conseils que ma mère m'avait donné sur son lit de mort.

Je me jetai à genoux et je récitai la prière favorite de ma mère : le *Souvenez-vous*. Je demandai à la Vierge Marie, ce refuge des pêcheurs, d'avoir pitié de moi. Je priai longtemps ; que de choses n'avais-je pas à lui demander ? Lorsque je me relevai, j'avais repris courage.

Je cherchai de l'emploi, malheureusement j'étais

connu et partout où je me présentais, je recevais la même réponse : pas d'ouvrage.

Le besoin se faisant sentir, je fus contraint d'aller travailler à la journée sur les quais. Je fis connaissance avec des misérables de la pire espèce. D'un caractère changeant, sans volonté, j'oubliai les résolutions que j'avais prises de me corriger et je devins aussi vaurien qu'eux.

Ne pouvant pas suffire à mes dépenses, je volai. Un de ceux qui m'avait aidé à faire le coup, me dénonça à la police. On fit une perquisition chez moi et on y trouva les objets volés. Je fus pris, amené devant le juge et condamné à cinq ans de pénitencier.

* * *

Béland fit une nouvelle pose. Evidemment, il lui en coûtait de me confier le secret de sa vie. Je lui en fis la remarque en lui disant que c'était mieux pour lui de ne pas continuer. Ses jambes le faisaient horriblement souffrir. Je le priai de se tenir coi et de tâcher de prendre du repos.

—Du repos, me répondit-il, j'en prendrai bientôt et ce sera pour longtemps. D'ailleurs j'ai commencé à te conter ma vie, je tiens à continuer jusqu'au bout...

....

Lorsque je fus condamné au pénitencier, je n'étais pas complètement dégradé. J'avais volé parce qu'on m'y avait poussé ; j'appris plus tard qu'on m'avait fait faire ce vol, dans le but de me perdre définitivement.

J'avais encore des manières qui ne plaisaient pas à ceux avec qui je travaillais. N'ayant pas été élevé à courir les rues, j'avais conservé dans ma misère, une certaine *hauteur* qui me fit détester de ces misérables. Ils complotèrent ma perte et réussirent à merveille.

Mon procès, ma condamnation, tout ça passa comme un rêve.

Le jour arriva où il me fallut partir pour le pénitencier. L'on me donna pour compagnon de route un individu qui en était à son troisième voyage. C'était un voyou de profession. Je fus effrayé du cynisme de son langage ; mais je n'étais pas encore au plus beau.

On emprisonne les voleurs, les meurtriers, etc., pour le corriger. Hélas ! l'on devrait plutôt dire que c'est pour le rendre plus mauvais.

J'arrivai à Kingston le soir. Après avoir enregistré mon nom sur un livre, on me conduisit à ma cellule. En passant dans le petit corridor qui sépare les deux rangées de cellules, j'entendis les prisonniers qui se criaient les uns aux autres : en voilà un nouveau !

J'arrivai enfin à ma chambre. Ma chambre! l'espace nécessaire pour y mettre un lit. L'on me dit de me coucher, ce que je fis sans me faire prier, car j'avais besoin de repos. J'étais brisé par le trajet que je venais de faire et je comptais bien dormir un peu pour éloigner de mon esprit tout ce que mon compagnon de route m'avait dit. Je n'eus ni repos, ni sommeil.

A peine le gardien avait-il fermé et barré la porte ou plutôt la grille en fer qui fermait ma chambre, et eut-il laissé l'appartement où se trouvait les cellules, que j'entendis un bruit épouvantable. C'était mes compagnons qui secouaient avec force les grilles fermant leur *cage* respective. Ce bruit fut suivi de cris, de blasphèmes, de hurlements poussés par les prisonniers. Ce tapage d'enfer dura jusqu'au matin ; j'ajouterai que ce manège fut renouvelé presque toutes les nuits que je passai au pénitencier.

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant, on m'avait fait changer de vêtement ; j'avais dû revêtir l'habit des prisonniers.

Je fis ce changement d'assez mauvaise grâce. Je trouvais pénible d'endosser un pantalon dont une jambe était d'étoffe rouge et l'autre d'étoffe gris clair ; un habit des mêmes couleurs et une casquette faite des mêmes étoffes taillées en pointes

et disposés de manière que le gris soit suivi du rouge.

J'étais content, lorsque le matin, j'entendis le gardien qui venait ouvrir les cellules.

Ma première ournée fut certainement la plus pénible de celles que je passai au pénitencier. Il me fallut dire d'où je venais et ce que j'avais fait. Comme j'avais l'air un peu timide, on me lança force quolibets, accompagnés bien souvent de coups de poing, lorsqu'on était certain que le gardien ne voyait pas.

L'on me mit à casser de la pierre ; moi qui n'avais pas beaucoup travaillé aux ouvrages forçants, je trouvai la besogne dure.

Je fus bientôt au courant des habitudes de la vie au pénitencier. Chacun des prisonniers me conta pourquoi il avait été fait prisonnier et presque tous me dirent que lorsqu'ils seraient sortis, ils sauraient bien faire leurs coups sans se faire pincer.

* * *

Je t'ai dit que j'avais été effrayé des propos que mon compagnon de route m'avait tenus pendant le trajet de Montréal à Kingston ; c'était peu de chose en comparaison de ce que j'ai entendu là-bas.

Veut-on voir où se trament généralement les

mauvais coups qui se font ? qu'on aille au pénitencier. Les prisonniers passent leur temps à préparer des vols, des incendies, des meurtres mêmes.

Au commencement, j'étais dégoûté de leurs propos ; puis, peu à peu je cessai de voir du mal dans leurs projets, et je finis par y prendre une large part.

J'avais lu beaucoup de romans français et je n'avais pas toujours choisi les meilleurs. Bien des fois je préparai avec l'aide des souvenirs qui m'étaient restés de ces lectures, des coups épouvantables, qui ne furent pas exécutés, il est vrai, mais dont l'idée poussa certainement mes compagnons à essayer de les approcher.

Au contact de ces gens, javais complètement perdu les bonnes intentions de me corriger.

Je t'ai dit que j'étais arrivé à aider mes compagnons dans leurs mauvais projets. Les gardiens eurent bientôt connaissance de la chose et je fus désigné par eux, comme un être dangereux.

Ce témoignage des gardiens me les fit détester.

Un jour, un de ces hommes m'ayant parlé trop brutalement, la colère m'emporta et je lui donnai un maître coup de poing sur la figure. Le coup n'était pas fait que je le regrettais déjà. Je savais qu'un prisonnier qui ose lever la main sur un gardien, est condanné au fouet.

L'on m'enferma dans un cachot, et le soir, on m'apprit que je recevrais le lendemain matin à dix heures, dix douzaines de coups.

Cent vingt coups de fouet, appliqués comme on le fait au pénitencier, sur une peau délicate comme la mienne, c'était plus que suffisant pour me donner la mort.

J'eus peur.

Je passai la nuit sans sommeil ; j'étais debout avant le jour. A dix heures moins le quart on vint me chercher.

Sait-on vraiment ce que c'est que la peine du fouet ? Ces gens qui ont pour mission de faire la loi, ont-ils une idée des douleurs qu'endure le malheureux qui reçoit une centaine de coups de fouet ? Ah ! il faudrait que ces messieurs y passassent une fois. Il faudrait qu'avant d'élire un député, on l'envoyât passer quelque temps dans un pénitencier ; lui faire appliquer de temps à autre quelques douzaine de coups de fouet sur le dos ; lui faire connaître la conduite infâme de ces gardiens qui paraissent avoir pour mission de tourmenter les prisonniers, afin de pouvoir les battre ; ensuite peut-être y regarderait-il deux fois avant de voter des lois barbares.

Que de changements ne ferait-on pas ? Et ces

changements seraient tout autant en faveur des gens respectables, que des prisonniers.

En effet, croit-on que la conduite des gardiens qui mènent les prisonniers comme des animaux ni plus ni moins ; croit-on que cette discipline que l'on donne aux forçats, les fasse devenir meilleurs ? Si réellement on le pensait, je pourrais donner le plus parfait démenti.

Le jour où j'ai reçu cent vingt coups de fouet, j'ai cessé d'être un homme pour devenir une brute. Mais je ne dois pas aller trop vite ; il me faut te conter comment on m'appliqua ma punition et comment je la supportai.

* * *

J'avais déjà eu l'occasion de voir plusieurs de mes compagnons recevoir un aussi grand nombre de coups que moi, mais j'avoue franchement que je n'avais pu me faire une idée de l'énormité de cette tortine, c'est bien le mot.

Donc, à dix heures moins le quart, on vint me chercher.

Je n'avais pas une très bonne contenance, mais sachant que mes compagnons avaient la vue sur moi, sur moi qu'on considérait déjà comme un être supérieur, je tâchai de paraître ferme.

Tous les prisonniers étaient réunis dans l'endroit où devait avoir lieu le supplice.

En me voyant arriver entre deux gardiens, quelques-uns me regardèrent d'un air moqueur, mais la généralité paraissait attristée. J'en vis même quelques-uns dont les yeux étaient remplis de larmes. C'est que, vois-tu, plusieurs de ces malheureux n'étaient pas encore complètement corrompus ; soit qu'ils fussent nouvellement arrivés, soit qu'ils n'eussent pas encore eu à souffrir de la brutalité des gardiens ; ils leur restaient encore un peu de cœur.

On m'attacha les bras et les pieds à une échelle, après avoir eu le soin de mettre mon dos à nu.

Deux prisonniers qui avaient consenti à m'appliquer la torture en échange de leur liberté, se placèrent de chaque côté de moi.

Le chef de l'établissement donna l'ordre de commencer.

Un sifflement terrible retentit à mon oreille, et je sentis de suite les sept lanières du fouet me fendre la peau en sept endroits différents. Second sifflement, second coup. L'on m'eut enfoncé dans la peau mille épingles rougis au feu, que je n'aurais pas trouvé le supplice plus dûr.

Les coups continuaient à pleuvoir sur mon pauvre dos. Le sang jaillissait de mille endroits diffé-

rents. Les fouets en étaient rougis ; mes bourreaux en avaient sur la figure ; leurs mains en étaient teintes.

Encouragés par les gardiens brutaux, qui répétaient leur misérable encore, mes bourreaux frappaient, frappaient sans cesse.

Tu n'avais plus de peau sur le dos, me dirent mes compagnons après le supplice, et nous voyions à chaque nouveau coup de fouet, un morceau de chair se détacher de ton corps et aller tomber sur tes bourreaux.

Je ne perdis pas connaissance, cependant, mais, lorsqu'après avoir eu frappé les cent vingt coups, on vint me détacher, on dut me transporter, car, je ne pouvais plus bouger.

Au lieu de me faire soigner, l'on me jeta de nouveau dans un cachot, car j'avais un mois de détention particulière, si je puis m'exprimer ainsi, en outre des cent vingt coups de fouet. Je dus revêtir une chemise de grosse toile qu'on me donna. Ce linge grossier s'attachant à la plaie vive, me causait des douleurs impossibles à décrire.

Au lieu de revenir à de bons sentiments, je perdis le peu de bonté qui me restait ; dès que je pus articuler une parole, ce fut pour blasphémer contre Dieu, ses saints et l'humanité toute entière.

C'est le résultat qu'on obtient de chacune de ces brutalités.

Lorsque je terminai ma punition, je n'avais plus que quelques mois à faire pour terminer mes cinq ans, et comme j'avais hâte de mettre à exécution le projet que j'avais préparé pendant ma détention, je fus sage.

Le jour arriva bientôt ou je pus jouir encore une fois de la liberté.

***

Ma première pensée eù sortant du pénitencier, fut pour le misérable qui m'avait livré à la justice et qui était la cause de mes cinq ans de détention.

Mon intention était de lui faire perdre le goût du pain ; je ne tardai pas à trouver l'occasion d'exécuter mon projet.

En partant de Kingston, je me rendis de suite à Montréal, et je me mis à la recherche de mon homme. Je dois te dire que le nom de l'individu était Pitre Latouche.

C'était un gros et grand gaillard qui n'avait pas *fret* aux yeux, comme on dit d'ordinaire.

Je cherchai donc Latouche dans toutes les rues de Montréal, et je ne le trouvai pas. Un de ses amis que je rencontrai dans un hôtel du *coin flambant*, m'apprit qu'il était à Québec.

Je partis pour Québec.

En arrivant en cette ville, je fus me loger à l'hotel de la mère Smith, rue Champlain. C'était là que s'assemblait tout ce qu'il y avait de voleur et de canaille. Je sus bientôt que Latouche était en ville et qu'il venait de temps à autre chez la mère Smith.

Soit qu'il sut que j'étais à Québec, soit pour d'autres raisons, je passai un mois sans le voir.

Je commençais à perdre patience lorsqu'un soir j'aperçus celui que je cherchais, marchant à quelques pas devant moi, et se dirigeant vers l'hôtel Smith.

Je le suivis de loin. Je savais que Latouche n'avait pas l'habitude de passer les nuits dans cet endroit et qu'il en sortait presque toujours seul, vers minuit, pour aller faire quelques mauvais coups.

Je l'attendis à quelques pas de l'hôtel. J'avais acheté en arrivant à Québec, un grand couteau, semblable à ceux dont les bouchers se servent pour dépecer les animaux, et je l'avais sur moi, ce soir là.

A minuit, Latouche sortit de chez la Smith ; il était seul. Il faisait tellement noir qu'on ne voyait pas à dix pas devant soi.

Latouche passa près de moi en sifflant, probable-

ment pour faire croire qu'il n'avait pas peur ; il ne me vit pas.

Je pris mon couteau de ma main droite, et je le suivis jusqu'à un endroit éloigné de toute habitation.

Sachant que quand même il crierait, personne ne l'attendrait, je pressai le pas et le rejoignis bientôt.

— Eh ! bien, lui dis-je, en lui mettant la main sur l'épaule : est-ce qu'on ne connaît pas les anciens amis par ici ?

— Il fait si noir, me répondit-il, qu'il est impossible de te voir la face. Je ne me souviens pas de toi.

— Non ? alors, je vais aider ta mémoire. Te rappelle-tu d'un nommé François Béland qui travaillait avec toi, à Montréal, il y a cinq ans.

— Tiens, c'est toi ?

— Oui, c'est moi. Mais ne vas pas trop vite, nous avons un petit compte à régler ensemble. J'ai su ta conduite infâme. Ah ! tu croyais que ta trahison resterait impunie. Eh ! bien, détrompe-toi. Par ta faute j'ai passé cinq ans au pénitencier, par ta faute j'ai été fouetté. J'ai souffert tout cela avec un certain plaisir, car j'espérais avoir un jour l'occasion de me venger. Cette occasion je la trouve. Voici ta récompense.

En disant cela, je lui enfonçai mon couteau dans le cœur, jusqu'à la garde.

Il jeta un cri effroyable et tomba pour ne plus se relever.

Au lieu de me sauver de suite, je restai à Québec. Je changeai d'habillement, puis, comme j'avais la barbe et les cheveux longs, je me fis raser et coiffer. Je n'étais plus reconnaissable. Je me mis en pension dans un hôtel de St. Roch, et j'attendis pour voir ce qui allait arriver.

Le lendemain, les journaux de la ville annonçaient qu'un assassinat avait eu lieu dans la nuit, dans la rue Champlain. La victime était un nommé Pitre Latouche, bien connu de la police comme un voleur de la pire espèce. On ne connaissait pas l'auteur du crime.

Puis, ils ajoutaient que des recherches allaient être faites pour trouver le coupable.

Je crus prudent de décamper. Je partis de Québec, et me rendis aux Etats-Unis. Je restai trois ans à Biddeford dans l'Etat du Maine. Il y a un mois, trouvant un engagement pour venir à Ottawa, je l'acceptai.

La justice humaine n'a pu avoir son cours, mais Dieu a bien su me trouver. Crois-tu maintenant, Michel, que je puisse me recommander à Dieu ?

— Plus que jamais, lui répondis-je.

Je me mis à lui raconter la conversion de certains ouvriers qui avaient travaillé dans les chantiers et dont il avait entendu parlé comme étant de vrais vauriens.

François Béland mourut en bon chrétien. Il n'a pu recevoir les sacrements de l'église, mais il était trop repentant, pour que Dieu, dans sa sainte miséricorde, ne lui ait pas pardonné ses crimes..........

....

Le père Michel pleurait en achevant son récit ; je dois avouer que son auditoire n'était pas moins ému que lui.

MARIE-LOUISE.

RECIT.

I.

Jeudi, le 27 janvier 1881, je me promenais paisiblement sur la rue St. Joseph, à Québec, lorsque j'aperçus à quelques pas devant moi le père Michel. Je pressai le pas et fus bientôt auprès de lui.

— Eh ! bien, père Michel, comment ça va-t-il ?

— Tranquillement, Monsieur. On est sur l'âge à présent, et vous comprenez qu'on n'est pas aussi alerte que les jeunes gens comme vous.

— C'est vrai, père, mais ne croyez pas que si jamais j'arrive à l'âge que vous avez aujourd'hui...

— Quatre-vingt quinze ans................

— A quatre-vingt-quinze ans, je serai aussi vigoureux que vous l'êtes.

— C'est pourtant vrai ce que vous dites là. La jeunesse d'à présent, ça ne sait pas se conserver ; ça boit, ça couraille, etc., etc.

— Merci bien du compliment.

— Ah ! je ne dis pas cela pour vous. Vous êtes

un homme rangé, sobre, honnête, mais, c'est pour toute cette jeunesse là, dit-il, en me montrant deux ou trois jeunes-gens qui passaient.

— Vous avez peut-être raison, père Michel ; la jeunesse d'aujourd'hui ne vaut pas l'ancienne.

— Tenez, voulez-vous savoir, ce qui tue nos jeunes-gens ? Eh ! bien, c'est la boisson. Et pourtant si l'on connaissait toutes les misères causées par ce vice infâme. J'en ai vu et connu, moi des ivrognes ; et je dois l'avouer, ils se ressemblent tous. Je pourrais vous compter une petite histoire dont l'épouvantable dénouement est arrivé en 1866, lors du grand incendie qui dévasta une partie de St. Roch et tout St. Sauveur ; mais ce n'est ni le temps, ni le lieu, pour raconter des histoires.

— Faisons une affaire, père Michel, disons que j'irai chez vous ce soir. Vous me conterez votre histoire et je vous en serai reconnaissant.

Ma proposition fut acceptée et le soir même le bon père Michel, me faisait le récit qui suit :

II.

Un lundi du mois de mai 1856, monsieur le curé Charest bénissait dans l'église St. Roch, le mariage de Joseph-Hypolite Langlois avec Marie-Louise Danjou.

Hypolite Langlois était commis dans un magasin de St. Roch. Il recevait un joli salaire, soit dix piastres par semaine. C'était un assez beau garçon, poli, aimable ; enfin il possédait toutes les belles qualités qui plaisent tant aux demoiselles.

Il faut bien l'avouer, ce que l'on cherche chez le mari, pour bien des jeunes filles, c'est la beauté et la richesse ; les autres qualités si nécessaires à un époux, elles n'y songent pas. C'est certainement là où elles font erreur. Le mariage, c'est pour la vie. Si l'homme est méchant, ivrogne, etc., jugez quel avenir une jeune fille se réserve en l'épousant.

Notre homme avait une foule de belles qualités, mais il avait aussi un misérable défaut : c'était un ivrogne de la pire espèce.

Marie-Louise Danjou, qui était une bonne petite fille de dix-neuf ans, prenait pour de l'or tout ce que lui disait son fiancé. Elle connaissait fort bien le grand défaut de celui qui devait l'épouser, elle lui donna même son congé, un jour qu'il était allé chez elle un peu gris. Mais Langlois ayant juré qu'il ne boirait plus, Marie-Louise lui pardonna.

Il fut trois mois sans boire, et le mariage eut lieu.

III.

Le mariage d'Hypolite Langlois avec Marie-Louise Danjou, avait excité les commères de St. Roch. Il ne faut pas mépriser sa paroisse, et lorsque l'on a de ces femmes là, l'on doit s'empresser de le dire. Or, mes chers lecteurs, vous savez s'il y en a une foule de ces journaux parlants dans St. Roch. Trois mois avant chaque mariage et six mois après, vous les entendez jaser sur les futurs mariés et sur les nouveaux époux.

Vous savez un peu ce que c'est que des commères, n'est-ce pas ? Elles se rassemblent, ces bonnes dames, deux, quatre, six, huit, dix, douze même au coin d'une rue, à la porte de l'église ou sur le marché, et il faut voir si le petit instrument qu'on est convenu d'appeler la langue, marche. La langue, pardine, le bon Dieu nous l'a donné c'est pour nous en servir ; et elles s'en servent ces braves commères.

Donc, comme je vous le disais en commençant ce chapitre, le mariage d'Hypolite et de Marie-Louise, avait monté la bile des commères. Elles en parlaient depuis trois mois.

— Eh ! bien, disait Marie Lambèche, une jeune fille de 48 ans, à la porte de l'église St. Roch, le jour du mariage ; cette pauvre fille, elle en prend un beau gas là.

— Tiens, répondit la mère Martin, toujours la même rengaine. Chaque fois qu'il y a un mariage, tu as toujours à nous crier dans les oreilles : Ah ! mon Dieu, la pauvre fille, elle en fait un beau coup ; elle en prend un fin matois, etc. Est-ce que par hasard, tu serais peinée d'être restée vieille fille ?

— Moi, ah ! bien, par exemple, si je ne me suis pas mariée c'est bien parce que je ne l'ai pas voulu ; hein, Mathilde ?

Mathilde était une fillette de dix-huit ans, qui ne prenait nullement part aux discours de sa tante mais qui s'amusait tout bonnement à regarder passer les jolis garçons.

— Qu'est-ce que vous désirez, ma tante, demanda Mathilde ?

— Au fait, tu ne peux rien en dire, reprend la vieille fille. D'ailleurs la mère Martin, quant à être mariée comme vous l'êtes, je préfère rester fille.

— Oui ! et pourquoi ?

— Pourquoi ? pourquoi ? Ah ! si je voulais parler, j'en dirais long, mais je ne parlerai pas, non, je ne parlerai pas.

Il est probable que la mère Martin connaissait à qui elle avait affaire, car elle ne répondit pas à cette sortie de la vieille fille. La conversation retomba de suite sur les nouveaux mariés.

— Moi, dit Marguerite Simard, je ne connais rien du garçon, mais la fille, c'est une perle. Propre, travaillante, c'est elle qui saura tenir sa maison.

— Et son mari aussi, dit la mère Martin.

— Elle tiendra sa place, continua la Simard. Tiens, je vous dirai bien la chose, avec moi les maris ça passe droit. Les femmes ne sont pas des esclaves à la fin des fins. Ce sont les femmes qui devraient commander. Les hommes, c'est bon pour travailler et nous habiller convenablement.

— Il y a certaines dames, répliqua la mère Martin, qui préfèrent l'argent à leur mari. J'en connais moi qui se sont mariées avec des hommes qu'elles n'aimaient pas du tout. Ces hommes étaient riches, c'étaient tout ce qu'elles demandaient.

— Dites-vous cela pour moi, madame Martin, demanda la Simard ?

— Ma foi, si le bonnet vous coiffe, je n'y vois pas d'objections.

La conversation continue quelques temps encore mais nous ne l'écouterons plus. D'abord si quelques-uns de mes lecteurs ou de mes lectrices désirent connaître tout ce que nos commères ont dit ce jour là, ils n'ont qu'à s'approcher d'un groupe de vieilles femmes réunies dans les endroits mentionnés plus haut. Ce que disaient les commères de

1856, les commères d'aujourd'hui le repètent. C'est toujours la même routine.

IV.

Après leur mariage, M. et Mde Langlois allèrent demeurer sur la rue du Roi, entre la rue de la Chapelle et du Pont, dans un joli petit logement. L'ameublement ne laissait rien à désirer. Sofa et chaises en noyer noir, avec sièges et dos recouverts en crin. Magnifique buffet, bien garni de belles vaisselles; belles tables de salon et de salle à diner, etc., enfin rien ne manquait.

Trois, six, quinze mois se passèrent dans le plus parfait bonheur. Rien de plus beau que cet accord; c'était à envier. Faut dire aussi, que la naissance d'une jolie petite fille était venue combler les vœux des jeunes époux. Les commères qui avaient prédit un malheur continuel, commençaient à se mordre les pouces. Hélas! ce grand bonheur devait avoir un terme.

Un soir du mois d'août 1857, à minuit, Marie-Louise attendait en vain son époux.

Dans ce temps là, les magasins fermaient à dix heures, onze heures et même à minuit tous les soirs. Hypolite avait la bonne habitude de se rendre directement chez lui, aussitôt le magasin fermé. A ses amis qui voulaient absolument l'amener

boire et s'amuser, il répondait toujours par un non.

Cependant, depuis quelque temps ses amis s'apercevaient qu'il faiblissait. Son enfant était malade et ses cris l'agaçaient terriblement. En vain, Marie-Louise essayait-elle de calmer sa petite Lozia ; en vain cherchait-elle à étouffer les cris du pauvre petit être qui se débattait dans des souffrances atroces, cela n'empêchait pas Hypolite d'entendre. Au commencement ce dernier endurait sans murmurer, mais peu à peu, il s'impatienta et finit par s'emporter complètement contre sa femme et son enfant.

Marie-Louise courbait la tête sous l'orage, et maudissait son incapacité à ne pouvoir l'éloigner. Lorsqu'elle se trouvait seule, elle songeait, pleurait, et priait Dieu de ne pas permettre que le désaccord se mit entre son époux et elle.

Marie Louise s'apercevait que son mari n'aimait pas à rester à la maison. Il s'attardait un peu au repas et le soir, quoique le magasin où il était employé fermait à 10 heures précises tous les soirs, il était dix heures et demie et parfois onze heures quand il arrivait chez lui.

Lorsque sa femme lui demandait la cause de ce retard, il répondait : j'ai eu des affaires.

Le soir du 15 août 1857, il était minuit et

Hypolite n'était pas encore rendu à sa demeure. Marie-Louise accoudée à la fenêtre, examinait la rue sombre et déserte. Il faisait un temps affreux ; une pluie battante poussée par un gros vent de Nord-Est, venait frapper contre la maison.

Tout à coup, Marie-Louise aperçut au coin de la rue de la Chapelle, un homme ivre, titubant de côté et d'autre et ayant toutes les difficultés possibles à marcher. Son cœur se serra ; une idée douloureuse lui traversa l'esprit : si c'était mon mari, pensa-t-elle ?

Elle se penche sur le bord de la fenêtre et malgré la pluie, elle regarde et cherche à reconnaître le malheureux qui s'en vient.

Il approche ; elle attend les paroles sans suite qu'il prononce. Enfin il n'est plus qu'à quelques pas.

Ciel ! c'est mon mari, s'écrie-t-elle en reconnaissant Hypolite Langlois dans cet homme ivre.

Elle se lève pâle et tremblante ; elle croit qu'elle va défaillir.

Reprenant enfin courage, elle court ouvrir la porte de la maison.

Hypolite en entrant s'accroche le pied au perron et tombe sur le plancher. Il cherche à se relever, les forces lui manquent et il tombe de nouveau.

Marie-Louise croit son époux mort. Elle pousse

le malheureux qui lui répond par un grognement digne du plus vil des animaux. Alors cette jeune femme qui avait donné toute sa confiance à la promesse que Langlois lui avait faite avant de se marier, de ne plus boire de tout ; cette jeune femme fut pris d'un sentiment de dégout pour le compagnon de sa vie.

Cet homme lui avait juré, aux pieds des autels, amour et fidélité ; il avait juré de faire toujours son bonheur, et voilà qu'après quinze mois de ménage seulement, ce misérable oublie son serment.

Si je l'abandonnais, pensa-t-elle...... Mais non, reprit-elle aussitôt, j'ai promis de vivre toujours avec lui, de l'aimer toujours, je ne ferai pas une lâche action. Qui sait, je suis peut-être la cause de ce qui arrive aujourd'hui.

V.

En sortant du magasin ce soir là, Hypolite Langlois rencontra plusieurs de ses amis. Dans le courant de la journée, il avait eu une petite chicane avec son patron ; cela lui avait monté l'esprit. Aussi lorsque Pierre Breton lui proposa d'aller prendre un coup avec lui, accepta-t-il avec plaisir.

On arriva à l'hôtel. Après avoir pris chacun un verre, la conversation s'engagea.

Langlois commençait à comprendre qu'il venait de faire un mauvais pas.

Il croyait prendre un verre et s'en aller de suite, mais cela ne faisait pas l'affaire de ses amis. Aussi lorsqu'il voulut partir se mit-on devant lui pour l'empêcher de le faire.

On passa dans une petite chambre et la conversation recommença. Tout naturellement on parla des hommes mariés.

— Je ne comprends pas, dit Breton, qu'un homme puisse passer sa vie à tenir les jupons de sa femme, car c'est bien tenir les jupons de sa femme que d'être toujours auprès d'elle.

— C'est vrai, ajouta Jos. Latulippe, à peine est-on marié, qu'on abandonne ses amis pour s'enicher avec sa femme. Hypolite n'osait rien dire, il s'en voulait d'avoir accepté l'invitation de ces gens-là. On lui offrit un second verre, il refusa. Alors on y alla à découvert.

— Ah ! ça, dis donc, Langlois, ta femme t'a défendu de boire, hein ! Et tu lui obéis comme un enfant, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ma femme qui me l'a défendu, répliqua Langlois, fâché de voir qu'on le croyait sous la domination de son épouse ; c'est moi qui ne veux pas boire.

— Ta, ta, ta, tu as beau parler, nous connaissons

cela. Je gage que tu as peur de ta femme et que tu ne boiras pas ce verre de rye-ci.

Langlois était orgueilleux ; il but le verre de rye, un troisième, puis un quatrième, jusqu'à ce qu'il fut complètement ivre.

La conversation n'avait pas moins continué.

— Les femmes, vois-tu, disait Breton, c'est bon pour faire la cuisine, avoir soin de la maison et voilà tout. Quand un homme à se laisser conduire par sa femme, c'est fini, il n'a plus de repos. Tiens, mon cher, fais moi donc ceci ; voyons, mon bonhomme, tu vas aller me chercher cela. Je connais ça, moi aussi, je suis marié, mais ma femme ne me mène pas comme elle veut. Tu penses peut-être que ta Marie-Louise prend ton intérêt. Oui, avale ça et bois de l'eau pour le faire digérer. Quand elle est avec toi, c'est tout beau, mais lorsqu'elle est seule, c'est autre chose. D'ailleurs, tu as un enfant, quel amusement as-tu chez toi ? Tu n'entends que des pleurs, que des cris. Tandis que nous nous amusons, toi tu es enfermé dans ta maison à entendre pleurer ton enfant. N'est ce pas vrai, cela ?

— C'est vrai, murmura Hypolite.

On parla, on but jusqu'à minuit. Les amis de Langlois ne laissèrent ce dernier que lorsqu'il fut complètement ivre. Alors comme il arrive toujours dans ces occasions là, on le laissa partir seul, au

risque de le voir arrêter par la police et coucher au poste. Pas un de ces individus n'eut le cœur de l'accompagner. D'ailleurs, est-ce qu'un ivrogne en a du cœur? Est-ce qu'un homme qui n'a pas l'esprit de se tenir au rang des hommes, qui s'abaisse jusqu'à la brute, a du cœur? Allons donc! Les individus de cette trempe ne méritent même pas d'être considérés comme des êtres humains.

Hypolite partit donc de l'hôtel complètement ivre ; on sait comment il arriva chez lui.

VI.

Nous avons laissé Langlois ivre, couché aux pieds de sa femme.

Marie-Louise essaya de relever son mari afin de le placer sur un canapé qui se trouvait à quelques pas d'elle. Elle réussit à le traîner jusqu'au canapé, et après des efforts considérables, à le couche dessus. Puis elle s'assit à côté de lui.

Elle passa une partie de la nuit à pleurer. Son enfant dormait dans une chambre voisine, mais la malheureuse jeune femme n'y pensait pas du tout : elle songeait à la position dans laquelle elle se trouvait. Enfin, fatiguée de pleurer, elle s'endormit.

Le matin, en se réveillant, Hypolite aperçut son épouse assise à côté de lui et dormant encore.

Il chercha à comprendre comment il se faisait qu'il se trouvait sur un canapé au lieu d'être dans son lit. Au bout de quelques instants, il avait repassé dans sa mémoire tout ce qu'il avait fait la veille. Il comprit alors l'énormité de sa faute et se mit à pleurer.

Marie-Louise s'éveilla et le surprit dans cet état ; elle ne put elle-même retenir ses larmes. Leurs yeux se rencontrèrent. Marie-Louise comprenant jusqu'à quel point son marie regrettait la faute qu'il avait commise, ne lui fit aucun reqroche. Elle se pencha doucement vers lui et l'embrassa, non sans beaucoup d'émotion.

Hypolite, constatant l'extrême bonté de son épouse, se jeta à ses pieds, lui demanda pardon de la peine qu'il lui avait faite et lui jura de ne plus retomber.

Marie-Louise lui tendit la main et dans un second baisir, lui preuva que tout était oublié.

Langlois fut cinq ans sans boire. L'accord le plus parfait ne cessa de régner pendant tout ce temps.

Deux autres enfants étaient venus augmenter la famille : un petit garçon qui reçut le nom de Louis Hypolite et une petite fille qu'on nomma Albertine.

Chaque année, Hypolite renouvelait son engagement avec le même patron et ses gages augmen-

tant à chacun de ses engagements, il en était rendu à recevoir quatorze piastres par semaine.

Ses amis, ou plutôt ses ennemis, qui voulaient sa ruine, pour des raisons que nous donnerons plus tard, lui offrirent souvent de passer une partie de la veillée avec eux ; il refusait toujours.

Enfin, au bout de cinq ans, ils trouvèrent l'occasion de le faire boire et de le renvoyer chez lui complètement ivre. Dès lors il devint leur proie.

A force de lui conter cinquante histoires, propres à ridiculiser son épouse, ils réussirent à la lui faire détester entièrement. Prières, supplications de la part de son épouse, rien ne pouvait toucher le misérable ivrogne. Au bout de deux ans, Hypolite se trouvait sans situation.

La misère arriva bientôt avec son cortège de privations.

Marie-Louise se vit réduite à vendre ses meubles, pour pourvoir aux besoins de sa famille.

Le misérable qui était la cause de son malheur, en rejetait la faute sur son épouse. Il n'était pas rare, lorsqu'il arrivait ivre, de le voir battre sa femme, et maltraiter ses enfants. Il alla même jusqu'à les menacer de les tuer.

Marie-Louise supportait patiemment toutes les privations, mais elle ne pouvait voir souffrir ses enfants.

Ne voyant aucune possibilité de faire travailler son mari, et le besoin se faisant de plus en plus sentir, elle chercha de l'ouvrage et trouva quelques travaux de broderie à exécuter pour une modiste de la rue St. Joseph.

Elle réussit avec ces faibles ressources, à nourrir sa petite famille, mais elle ne put jamais gagner suffisamment pour se procurer à elle-même le stricte nécessaire.

Sa santé s'affaiblit peu à peu. Au bout de quelque temps elle se mit à tousser et à cracher le sang.

C'était la consomption qui arrivait, terrible maladie qui devait la tenir dans l'inaction pendant des années.

Pendant que sa femme se tuait pour nourrir sa famille, Hypolite s'amusait à boire et à fêter; à peine le voyait-on à la maison.

Breton et Latulippe qui avaient réussi à le faire boire, étaient dans la jubilation et continuaient à le pousser plus avant dans le bourbier de l'ivrognerie.

Le loyer du logement qu'occupait Langlois, n'ayant pas été payé, le propriétaire de la maison fit saisir les meubles qui furent vendus sur le marché Jacques-Cartier.

Marie-Louise se trouvait dans la rue avec trois

enfants, sans argent et incapable d'en gagner parce que la maladie l'en empêchait.

Hypolite loua une petite maison, dans une rue de Saint-Sauveur, dont nous avons perdu le nom. Cette rue se trouvait dans les environs de l'église. On s'y installa le mieux qu'on put. Une table, deux pauvres chaises, un lit bien plus pauvre encore, tel était tout l'ameublement que Marie-Louise avait à sa disposition. Les enfants couchaient sur un peu de paille que le soir, on jetait dans un coin de la maison.

VII.

Nos lecteurs ont dû être surpris de l'acharnement que mettaient Breton et Latulippe, à la perte de Langlois. Ils accomplissaient une vengeance dont nous allons faire connaitre la cause.

L'on doit se douter quelque peu, qu'une jeune fille aimable et jolie comme était Marie-Louise Danjou, n'eut pas qu'un seul amoureux. Plusieurs jeunes gens s'étaient fait présenter à elle et lui avaient fait la cour.

Parmi ceux-ci se trouvaient Jacques Breton, jeune homme de vingt-deux ans. Il était employé dans un magasin en gros de la Basse-Ville, et se donnait des petits airs de grands seigneurs, vis-à-vis de ses amis.

Lorsque Langlois commença à visiter la famille Daujou, Breton avait déjà conpuis une large place dans le cœur de la jeunne fille. Quand au père et à la mème de Marie-Louise, ils ne juraient que par le commis de la basse-ville.

On avait bien dit à Langlois, le jour ou il manifesta son intention de frequenter la demoiselle Danjou, qu'il lui serait impossible de prendre la place de Breton dans le cœur de Marie-Louise, mais cela ne l'effraya pas.

Quoiqu'il, fut un commis de St. Rock, Hypolite avait tout de même beaucoup de petits moyens pour capter l'attention des jeunes filles. Il jouait un peu le violon et chantait assez bien. Or, vous savez, ou si vous ne le savez pas, je vous l'apreds, que la musique est la plus grande amie de l'amour. Il parait qu'il n'y a pas de cœur qui résiste à la musique, a mois qu'il ne soit plus dur que les murs de Jericlu qui, eux, se sont écoulés aux sons des trompettes.

Langlois savait que Marie-Louise de son côté, touchait le piano, qu'elle chantait bien et que, chose qui lui assurait le triomphe, son père et sa mère, n'avaient pas les oreilles assez grandes, pour écouter la musique. On lui avait même dit, mais, de celà, il n'en était pas certain, que dès que le père Danjou entendait le piano ou le violon, il se met-

tait à danser et à gigoter de manière à faire pâlir les meilleurs professeurs de dance du monde, les nègres exceptés.

Ce fut donc la musique à la main, que Langlois résolut de lutter.

Il devait y avoir une petite soirée d'amis chez le père Danjou. On en parlait devant Breton et l'on se demandait qui aiderait à Marie-Louise à faire danser les invités. Il est bon de dire que généralement dans ces petites soirées d'amis, on n'engage pas de musiciens, mais que ce sont les invités musiciens qui, à tour de rôle, jouent les danses demandées.

Ça ne va pas toujours à merveille, la mesure n'est pas toujours suivie, bien souvent les danseurs et la musique ne s'accordent pas, mais on passe pardessus tous ces petits écarts et s'amuse tant bien que mal.

Breton qui tenait à, se rendre utile dit à la famille Danjou, qu'il connaissait un jeune homme, un commis de Saint-Roch, ajouta-t-il dédaigneusement, il joue assez bien le violon ; cependant je dois vous dire qu'il prend un peu de boisson.

—C'est un garçon respectable, demanda madame Danjou ?

—Oui, oui, très respectable, un peu *commun*, faut dire, mais respectable. Ce sont les amis qui le

font boire, de lui-même il ne prendrait pas un verre mais lorsqu'il rencontre des amis, il s'enivre du coup.

Ces amis dont parlait Breton, n'étaient autres que lui et ceux avec lesquels il se rencontrait.

Breton buvait et buvait affreusement, mais c'était le plus bel hypocrite du pays. Il jurait gros comme le bras, devant la mère Danjou, qu'il ne prenait pas une goutte de boisson, et il ne se passait pas une nuit sans qu'il ne s'enivra entièrement.

La soirée eut lieu et Langlois était au nombre des invités.

Je dois dire en passant, que c'était lui qui avait proposé à Breton d'être le musicien de la circonstance.

Langlois, désireux de plaire à la jeune Marie-Louise et de se faire inviter à venir de nouveau dans cette maison, mit tout en œuvre pour obtenir succès. Il joua le violon à merveille et chanta encore mieux. Ce qui charmait surtout les invités, c'était sa voix sympathique.

Le succès d'Hypolite fut complet ; à la fin de la soirée il n'avait que l'embarras du choix. Il avait dansé avec plusieurs jeunes filles, avait eu un bon mot pour chacune d'elles, aussi il faut bien le dire, les jeunes filles en raffolaient.

Donc Langlois fut choyé toute la soirée et les invitations pleuvaient de toutes parts. Madame Danjou elle-même, au moment où Hypolite se préparait à partir, lui dit qu'elle espérait avoir le plaisir de le revoir. Langlois qui n'attendait pas mieux, répondit qu'il serait très heureux de revenir dans une maison où tout le monde avait été si aimable pour lui.

Breton ne vit pas cette invitation d'un trop bon œil. Il s'en voulait d'avoir présenté Langlois à la famille Danjou ; mais il était trop tard. Tout ce qu'il pouvait faire c'était de l'empêcher de prendre sa place dans le cœur de Marie-Louise.

Langlois continua d'aller chez Danjou. Marie-Louise s'aperçut bientôt de la différence qu'il y avait entre Breton et Langlois, différence tout en faveur de ce dernier. Breton perdit peu à peu du terrain et finalement il fut forcé de se retirer. Dès lors il jura de se venger.

Il avait un ami du nom de Latulippe qui aimait à prendre un verre. Ils s'associèrent tous deux dans le but de perdre Langlois. On sait que ce dernier reçut son congé de Marie-Louise, parce qu'elle l'avait vu ivre une fois. C'était Breton et Latulippe qui étaient la cause de cette soulade. Un instant Breton eut l'espoir de réussir à faire chasser Lan-

glois de la maison Danjou, mais son espoir fut déçu : on sait comment.

Malgré la haine que Breton avait pour le mari de Marie Louise, il n'en continua pas moins de se montrer son ami, dans le but de le perdre plus facilement.

Les lecteurs ont vu, parce qu'ils ont lu précédemment, jusqu'à quel point il a réussi.

VIII.

L'ivrognerie est certainement le vice le plus odieux. On ne peut se faire une idée de ce dont est capable un ivrogne, à quelles extrémités il peut se porter. Un homme ivre n'a pas conscience de ses actes, c'est vrai, mais il n'en est pas moins responsable. En s'enivrant, non seulement il sait qu'il commet une mauvaise action, mais il doit de plus songer aux crimes qu'il pourra commettre, lorsqu'il aura perdu la raison.

Quand bien même ce ne serait que l'idée de s'abaisser jusqu'au plus vil animal, il me semble que ce serait plus que suffisant pour empêcher un homme de cœur de tomber dans ce vice infâme.

On croira peut-être que Langlois eut quelques remords en se voyant réduit à la misère. Mais non le misérable avait noyé dans la boisson le peu de

cœur qu'il avait ; il eut la lâcheté de prétendre que sa femme et ses enfants étaient responsables de ce qui leur arrivait.

Marie-Louise, minée par la maladie, ne pouvait plus vaquer à son ouvrage ; la petite Lozia, à peine âgée de huit ans, lui suppléait le mieux qu'elle pouvait. C'était quelque chose d'étonnant de voir cette pauvre petite avoir soin de sa mère, de son petit frère et de sa petite sœur. Que de peines elle se donnait pour les empêcher de mourir de faim.

Avant de venir demeurer à St. Sauveur, Marie-Louise travaillait quelque peu et recevait assistance de plusieurs dames charitables qui la connaissaient bien. Ses parents étaient morts et n'avaient rien laissé à leur enfant, pour la bonne raison qu'ils n'avaient rien à lui laisser.

Rendue à St. Sauveur, Marie-Louise perdit tout. Incapable de travailler elle ne pouvait gagner d'argent et la honte l'empêcha d'informer les âmes charitables qui l'avaient assistée lorsqu'elle demeurait à St. Roch, de son changement de demeure.

C'était Lozia qui faisait tout.

Il y avait trois jours que Marie-Louise n'avait ni pain ni bois, à la maison. On était en décembre 1865. Il faisait un froid à tout geler.

Langlois n'était pas venu à la maison depuis huit jours, et dois-je le dire, on préférait son ab-

sence à sa présence. C'est que Langlois était devenu d'une brutalité inconcevable.

La dernière fois qu'il était allé chez lui, il avait jeté son épouse au bas du lit sur lequel elle gisait depuis quatre mois et avait mis ses enfants demi-nus, à la porte par un temps affreux.

Les trois petits malheureux étaient demeurés plus d'une heure dehors, nu-pieds sur la neige, grelotant de tous leurs petits membres frèles et se tenant bien serrés l'un près de l'autre, afin de se réchauffer un peu. Ils n'osaient pleurer de crainte que leur père ne vint à les entendre et à les battre. Les cris, les blasphèmes que le misérable jetait dans la maison, les faisaient trembler davantage. Enfin, ils entendent la porte de la maison s'ouvrir et se fermer avec violence et aperçurent leur père s'éloignant en jurant comme un possédé.

Ils s'empressèrent d'entrer et trouvèrent leur mère couchée sur le plancher et privée de connaissance.

Lozia courut chez la voisine qui s'empressa de se rendre chez Langlois. La bonne femme plaça Marie-Louise sur son lit et essaya de la ramener à la vie. Au bout de quelques instants, Marie-Louise ouvrit les yeux et son premier cri fut : mon argent ?

La mère Blanchette, tel était le nom de la voisine, demanda ce qu'elle avait eu ?

— Je ne sais trop, ma bonne dame, répondit Marie-Louise ; c'est un étourdissement, je crois, j'ai cru que j'allais mourir.

La pauvre femme ne voulait pas faire connaître à sa voisine la conduite infâme de son mari.

Hypolite Langlois à bout de ressources, était venu à la maison, chercher de l'argent. Marie-Louise avait environ trente sous pour tout partage. Le bois achevait, on avait à peine de quoi à manger pour une couple de jours, pouvait-elle donner ces quelques sous, lorsque ses enfants pouvaient à peine satisfaire leur faim, et grelotaient auprès d'un poèle à demi éteint. Aussi, lorsque Langlois demanda à son épouse de lui donner de l'argent, répondit-elle, qu'elle n'en avait pas. Alors la colère emporta le malheureux, et l'on sait ce qu'il fit à Marie-Louise et à ses enfants. Il chercha dans tous les coins de la maison, et finit par trouver la petite somme dont nous avons parlé.

Il partit alors, laissant sa famille sans ressources.

IX.

En voyant qu'il n'y avait plus rien à manger à la maison, Lozia prit une grande résolution. Sa pauvre mère malade, n'ayant pas les moyens nécessaires pour se procurer les remèdes dont elle

avait besoin, devenait de plus en plus faible. La petite Albertine avait, par la faute de son père qui l'avait mise à la porte, attrapé une fluxion de poitrine et se mourait. Il n'y avait que Lozia et son petit frère qui tinssent bon, encore avaient-ils plutôt l'air de squelettes que d'êtres vivants.

C'était la troisième fois que dans la famille Langlois, on se levait avec la perspective de passer une journée au froid et sans manger.

Lozia se leva la première, et se mit à faire son petit ménage, tout en songeant à la résolution qu'elle avait prise. Lorsqu'elle eut terminé, elle dit à sa mère qu'elle allait sortir pour quelques instants ; puis à moitié habillée, elle partit : elle s'en allait mendié de quoi nourrir sa mère, son frère et sa petite sœur.

Mendier ! n'avez-vous jamais songé à ce que veut dire ce mot ? Vous êtes-vous jamais fait une idée de la somme de courage que doit avoir le malheureux qui est réduit à venir vous demander assistance ? Ah ! si l'on savait ce que souffre ce petit enfant de huit, dix ou douze ans, qui vient frapper à notre porte et demander la charité ; si l'on savait la honte qu'il ressent ; si l'on connaissait la force qu'il déploie pour empêcher ses larmes de couler ; comme on le recevait avec bonté. Savez-vous ce qui attend le petit mendiant, chez lui ? Un

père ou une mère malade, couché sur la paille, peut-être dans une pauvre cabane, où le vent pénètre à travers les planches mal jointes ; où le poêle, faute de bois, ne jette plus de chaleur ; où l'on n'a seulement pas une bouchée de pain pour apaiser sa faim.

Amis, lecteurs, lorsqu'un de ces petits infortunés va frapper à votre porte, pour l'amour de Jésus qui a souffert toutes sortes de misères, recevez-le avec bonté ; faites lui l'aumône, et Dieu, dans le ciel, vous le rendra.

Lozia, en partant de la maison, se rendit sur la rue Saint-Valier. Elle n'osait aller frapper aux portes des belles bâtisses qu'elle voyait. Elle resta quelques instants au coin d'une rue, attendant qu'un passant charitable lui donna quelques sous. Plusieurs personnes passèrent en cet endroit, mais la petite ne reçut rien. Enfin Lozia aperçut une dame bien vêtue qui venait du côté où elle se trouvait.

— La charité pour l'amour de Dieu, demanda la petite fille d'une voix tremblante, tandisque ses yeux se voilaient de larmes.

La dame s'arrêta devant Lozia et se mit à lui parler. Elle la questionna sur sa famille et l'enfant lui répondit d'une manière si persuasive, que la

dame ne douta pas qu'elle lui disait la vérité et lui donna un écu.

Lozia pouvait donner quelque peu à manger à ses malades, mais il lui fallait de quoi réchauffer leurs membres engourdis.

Elle demanda à un petit garçon qui s'amusait à glisser, de lui prêter son traîneau, lui disant qu'on n'avait pas de bois chez ses parents et qu'elle désirait en demander de portes en portes et le transporter chez elle.

— Tu n'as donc pas de père pour te donner du bois, lui demanda le petit garçon.

Lozia baissa la tête, et éclata en sanglots.

—Je t'ai fait de la peine, dit le petit, inquiet, Ne pleure pas, papa en a acheté beaucoup de bois. Je vais lui demander qu'il t'en donne un peu et j'irai le porter chez vous.

Le petit garçon entra dans une maison près de l'endroit où se tenait Lozia et sortit aussitôt en disant qu'il avait obtenu la permission demandée.

Quelques instants après, Marie-Louise voyait arriver sa fille accompagnée d'un joli petit garçon qui tirait un traîneau chargé de bois.

Marie-Louise comprit ce que Lozia venait de faire ; elle l'appela près d'elle et l'embrassa en pleurant.

Le soir la petite Albertine mourait dans les bras de sa mère.

X

En voyant sa petite sœur morte, Lozia courut avertir les voisins. Aussitôt plusieurs bonnes voisines comme on en trouve toujours à St. Sauveur, s'empressèrent d'aller offrir leurs services. Sachant que la pauvre dame Langlois, n'avait pas d'argent pour acheter les vêtements de la petite morte, elles se cotisèrent entre elles pour se procurer ce dont elles avaient besoin.

La petite Albertine fut revêtue d'une robe blanche, bas et souliers blancs, etc. On plaça une petite couronne sur sa tête, puis, après avoir tendu une chambre en blanc, on plaça le petit cadavre sur une table au milieu de l'appartement et l'on mit des cierges bénits de chaque côté de la morte.

Ce jour là, Langlois vint à la maison : comme toujours, il était ivre.

—Ah ! ça, qu'est-ce que cela veut dire ? On croirait qu'il y a des morts ici...... Puis, voyant sa femme et ses enfants qui pleuraient : Des pleurs, dit-il, mais qu'avez-vous à dire ? .....

Où est Albertine, demanda-t-il, en cherchant des yeux ?

—Albertine, répondit Marie-Louise, ne souffrira plus. Va voir dans la chambre voisine ; va contempler ton enfant que tu as fait mourir. Ah ! ce n'était pas assez pour toi de me rendre malheureuse, ce n'était pas assez de nous priver du nécessaire, il fallait que tu te fisses l'assassin de ton enfant. Va, mais va donc, misérable.

Langlois, l'air hébété, ne comprenant pas ce qu'on lui disait, restait immobile. Enfin, il se dirigea vers l'appartement où se trouvait la morte, et, au lieu de larmes, on vit briller dans ses yeux un éclair de convoitise. Il revint auprès de Marie-Louise.

—Mais pour une femme qui n'a pas le sou, ce n'est pas mal, ça. Ton enfant est habillé comme la fille d'un grand seigneur. Tu n'as pas d'argent dans le moment ; j'aurais besoin d'un écu. Diable, je ne vis pas de l'air du temps, et je n'ai rien gagné ces jours-ci.

Marie-Louise ne put retenir un mouvement de colère. Elle allait maudire le misérable qui avait tué sa fille et qui n'avait pas seulement une larme de repentir à verser sur la tombe de sa victime ; mais, la pauvre femme se souvint qu'elle était chrétienne, et au lieu d'une malédiction, elle pria Dieu d'avoir pitié de son époux.

—Tu sais bien, lui répondit-elle, que je n'ai pas

d'argent. Ce sont les voisins qui ont acheté ce que la petite a sur elle en ce moment.

Evidemment, Langlois était convaincu, car il ne dit pas un mot ; ce fut du moins ce que pensa Marie-Louise. Mais, si nous le suivons, nous verrons ce qui le faisait paraître convaincu. Il se rendit de nouveau dans la chambre où gisait son enfant, s'approcha d'Albertine, et, oh ! scandale, il enleva les souliers qu'elle portait, et les mit dans sa poche.

Peu d'instants après, il quittait la maison.

Il vendit les souliers de la morte et dépensa l'argent dans le premier hôtel qu'il trouva sur son chemin.

Quelle infamie !

On ne s'aperçut pas de suite du vol que Langlois avait commis. Ce fut une des voisines qui en prit connaissance la première et en fit part à Marie-Louise. Dès le premier mot, celle-ci comprit de suite ce qui était arrivé.

Le misérable, pensa-t-elle, je n'aurais jamais cru qu'il fut rendu si bas. Cependant elle n'osa le dire à sa voisine ; elle avait honte de dévoiler l'infamie dont son mari s'était rendu coupable.

Le soir, Langlois revenait de nouveau. Sa femme l'appela près de son lit et lui demanda si c'était lui qui avait enlevé les souliers d'Albertine.

— Moi, dit-il en prenant le ton d'un homme offensé. En serais-tu rendue à me prendre pour un voleur, par hasard ? Il ne manquerait plus que ça. Après avoir voulu me faire passer pour ivrogne, me donner un certificat de voleur. Si c'est ainsi que tu aimes ton mari, c'est joli ; oui, bien joli. Toi qui es si dévote, tu devrais savoir qu'une femme doit respecter son mari : ce que tu me dis là, ce n'est pas du respect.

Langlois tenait à faire changer le sujet du discour, mais, Marie-Louise ne se laissa pas prendre à ce stratagème. Elle revint à la charge, questionna son mari de toutes les manières, mais ne put lui faire avouer son crime.

Lozia, qui avait entendu la conversation entre son père et sa mère, résolut de surveiller le promier de près. Dès lors, Langlois ne fit pas un pas dans la maison, sans que la petite fille ne fut auprès de lui.

XI

L'heure de l'enterrement de la petite Albertine était arrivée. L'enfant fut mis dans un cercueil et Langlois ayant son petit garçon par la main, partit pour l'église.

Quelques voisins suivaient.

On avait fait une collecte pour payer les frais de l'enterrement ; Langlois avait l'argent sur lui.

Si Marie-Louise avait osé parler, son mari n'aurait certainement pas eu cet argent. Mais, malgré les sinistres pressentiments qui l'assaillissaient, elle eut honte et ne souffla mot.

On arriva à l'église, un quart d'heure avant quatre heures. Langlois devait prendre ce temps-là pour payer les frais d'enterrement.

Il laissa le corps en arrière de l'église et prit le chemin de la sacristie.

Les assistants attendirent vainement le prêtre qui devait venir bénir le corps et réciter les prières ordinaires. A quatre heures et demie, comme il n'était pas encore arrivé, un de ceux qui accompagnaient Langlois, s'avisa de se rendre à la sacristie, afin de connaître la cause de ce retard.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque le frère sacristain lui annonça qu'il n'avait pas vu Langlois et qu'il ne savait même pas que son enfant était morte.

On avertit un Père qui vint enrégistrer le décès et réciter les prières. Voyant que Langlois n'arrivait pas, on partit sans lui pour le cimetière. Quant au petit Louis, il fut conduit à sa mère.

En voyant entrer son enfant seul, Marie-Louise soupçonna qu'il était arrivé quelque chose.

Elle était cependant loin de se douter de tout ce dont son mari s'était rendu coupable. Elle pensa que Langlois l'avait laissé à la porte en revenant du cimetière et qu'il avait continué son chemin. On comprendra facilement la douleur qu'elle ressentit, lorsque le petit Louis lui annonça que son père avait abandonné le corps de sa petite fille dans l'église pour aller on ne savait où.

Voyons ce qu'était devenu Langlois.

Au lieu de se rendre immédiatement à la sacristie, Langlois avait pris la première porte qu'il avait rencontré et s'était sauvé dans la rue. Il avait deux piastres dans sa poche et son idée était bien arrêtée ; il allait boire jusqu'au dernier sou. Mais cette fois, il devait avoir un témoin de son action.

Lozia avait suivi de loin, le cortège funèbre. Arrivée à l'église, elle s'était blottie dans un coin, et comme en hiver, à quatre heures, il commence à faire noir, elle passa inaperçue. Lorsqu'elle vit son père se diriger vers la sacristie, elle partit par derrière lui et se trouva dans la rue une minute après lui. Cependant, Langlois ayant de l'avance sur elle, elle courut jusqu'à ce qu'elle l'eut rejoint. Elle se mit alors à le suivre, tout en laissant un certain espace entre son père et elle.

Elle n'osait pas lui parler de suite ; elle craignait

qu'il ne la maltraitât. Cependant lorsqu'elle le vit entrer dans un hôtel, elle mit toute crainte de côté et entra derrière lui.

—Que venez-vous faire ici, demanda-t-elle à Langlois.

—Ce que je viens faire ici, eh ! bien, mon affaire. Maintenant, dépêche-toi de te rendre à la maison de suite, ou bien, je vais t'y conduire.

—Vous savez que le corps d'Albertine est à l'église, dit Lozia, et qu'on vous attend pour le conduire au cimetière.

—Eh ! qu'est-ce que cela me fait ! cria Langlois en blasphémant ; veux-tu !......... ton camp.

Lozia ne bougea pas. Cette enfant de neuf ans voulait empêcher son père de s'abaisser jusqu'au point de dépenser pour de la boisson, l'argent qu'il avait reçu pour l'inhumation de sa fille.

Malheureusement, le maître d'hôtel était un de ces individus comme on en voit trop souvent, hélas ! qui ne demandait qu'à faire de l'argent. S'apercevant que Lozia voulait dissuader son père de boire, il lui dit durement, en la prenant par le bras et en la conduisant jusqu'à la porte : tu n'as pas entendu ton père qui te dit de t'en aller ? Allons, décampe et vite, encore.

Il n'y avait pas à lutter. Lozia dut partir. Au lieu de se rendre immédiatement auprès de sa

mère, elle attendit quelques instants à la porte, espérant qu'après avoir pris un verre, son père sortirait et consentirait peut-être à la suivre.

Mais, soit qu'il sortit par une autre porte, soit qu'il passa la nuit en cet endroit, Lozia ne le vit pas partir. Après avoir passé deux ou trois heures au froid, elle revint à la maison et raconta ce qui était arrivé, à sa mère, qui connaissait déjà ce que le petit Lucien lui avait dit.

XII

L'hiver arriva à sa fin. Nous devons dire que la famille Langlois n'eut pas trop à souffrir de la misère, grâce à la dame à laquelle Lozia avait demandé la charité et à quelques autres personnes qui venaient voir Marie-Louise de temps à autre, et ne partaient jamais sans laisser quelque chose, soit de l'argent, soit des effets.

Au retour du printemps, Marie-Louise reprit un peu de force. Elle se levait dans le courant de la journée et venait s'asseoir à côté de Lozia qui avait obtenu de la couture à faire et qui travaillait en chantant auprès de la fenêtre. N'eut été le vice de Langlois et la crainte de le voir arriver ivre à tout instant, cette famille se serait trouvée heureuse.

....

L'été venait de finir et l'automne apparaissait avec son cortège de tristesse. Marie-Louise avait dû reprendre le lit. Le médecin avait déclaré qu'elle ne passerait pas l'hiver. Lozia, que l'idée de perdre sa mère effrayait extraordinairement, n'épargnait rien pour lui donner quelques douceurs. Il n'était pas rare de la voir à minuit, à une heure et même à deux heures du matin, penchée sur son ouvrage, s'empressant de le finir au plus tôt, afin de procurer quelques nouvelles douceurs à sa mère.

Langlois n'était pas changé ; au contraire, on eut dit que l'approche de l'hiver le portait à s'engouffrer de plus en plus dans l'ivrognerie.

On était au 23 octobre 1866 : c'était un dimanche. En revenant de la messe le matin, Lozia apprit à sa mère qu'un grand incendie dévastait Saint-Roch.

Nos lecteurs se rappellent sans doute, cette immense conflagration qui origina dans la maison d'un M. Letarte, sur la rue Saint-Joseph, près du marché Jacques-Cartier, et qui réduisit en cendres une partie de Saint-Roch et tout Saint-Sauveur.

Transportons-nous à Saint-Sauveur.

La rue Saint-Valier, la rue Massue, toutes les rues en arrière jusqu'au Cap, sont en feu. L'église elle-même n'est pas épargnée par l'élément destructeur. Voyez la flamme qui sort par toutes les fenê-

tres. Voyez cette statue d'un saint à genoux qui a pris feu au moment où on la sortait de l'église, et qui brûle maintenant au coin de la rue Massue.

Traversons en courant les rues bordées de flammes et rendons-nous à l'endroit où se trouve la maison habitée par Marie-Louise Langlois et ses enfants.

Personne ne songe à eux, et le feu est à quelques pas d'eux ; il avance avec une rapidité extraordinaire.

Langlois est absent ; il est parti le matin en apprenant que le feu était à Saint-Roch et on ne l'a pas revu de la journée.

Que faire, pensait Lozia ?

Sa mère est là dans son lit incapable de bouger. Cette enfant de neuf ans n'a pas la force de la transporter seule, et son petit frère ne peut lui aider.

Que faire ! grand Dieu ! que faire ?

Des langues de feu lèchent le toit de la maison. Une fumée épaisse envahit la chambre dans laquelle se trouvent Marie-Louise et ses enfants.

Lozia est au désespoir. Elle sort et demande aux passants de venir à son secours ; de sauver sa pauvre mère ; mais on est sourd à ses supplications. Peut-on sauver un étranger quand les siens sont en danger ?

Elle revient dans la maison ; la fumée l'aveugle, la suffoque.

Aidée du petit Louis, elle esaie de faire glisser sa mère au bas du lit, afin de la mettre dehors. Après des efforts surhumains, ils réussissent à la faire descendre ; mais ils ont compté sans leur faiblesse. Le poids est trop lourd ; Marie-Louise tombe sur le plancher.

Le feu apparait déjà par mille endroits différents. La chaleur fait casser les vitres. Ils vont mourir tous ensembles.

—Mes chers enfants, s'écrie Marie-Louise, laissez-moi et sauvez-vous. Je sais que vous ne pouvez me sauver et en restant plus longtemps, vous allez périr avec moi. Partez, de suite......... je vous en supplie, partez, partez........., elle ne put en dire davantage ; elle venait de perdre connaissance.

Lozia et son frère n'écoutant que leur cœur, s'efforcent de traîner le corps inanimé de leur mère. Ils réussissent à l'amener jusqu'à la porte. Encore un effort et tous trois sont sauvés. Mais, oh ! fatalité ; au moment où ils vont franchir le dernier pas, la maison s'écroule et tous trois périssent dans ce brasier ardent..

....

Qu'était devenu Langlois ?

En partant de chez lui, il s'était rendu sur le

théatre de l'incendie, et avec d'autres ivrognes comme lui, il s'était amusé à voler de la boisson dans les magasins en flammes, et à boire toute la journée.

Vers quatre heures de l'après-midi, il aperçut Breton, son ancien ami, qui venait à lui.

—Langlois, lui dit Breton, tu as réussi à m'enlever Marie-Louise, mais je me suis vengé. Tu es un ivrogne fieffé; pendant que tu bois ici, ton épouse se meurt avec ses enfants au milieu des flammes.

A cette nouvelle, Langlois jeta un cri impossible à décrire. Son ivresse avait complètement disparue. Il comprit l'immensité du mal qu'il avait fait. Il vit son épouse et ses enfants, au milieu des flammes, l'appelant à leur aide. Tout cela lui passa dans l'esprit en bien moins de temps, que nous en prenons pour l'écrire.

Il prit en courant le chemin de sa demeure. Aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Il arriva devant la maison d'où il était partit le matin, au moment où cette maison s'écroulait.

Deux cris parvinrent à ses oreilles, cris affreux, épouvantables, lancés par ses deux enfants, au moment où ils périssaient dans les flammes avec leur mère.

Langlois fut tellement frappé par ce malheur,

que les cheveux lui blanchirent dans l'espace de quelques minutes. Il vit aujourd'hui, dans une campagne éloignée de Québec, où il prie Dieu de lui pardonner les crimes que la boisson lui a fait commettre.

Quant à Breton et à Latulippe, ils ont été arrêtés il y a quelques années, pour vol, et sont aujourd'hui au pénitencier.

FIN.